

LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858.

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

N° 2. — FÉVRIER 1903.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr. .

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIERES DU N° 2

De l'idée de Dieu, réponse à M. Béra (<i>suite</i>), par L. Denis.....	63
Notions sur la destinée de l'âme après la mort, par Ed. Grimard.	72
Vieilles notes, par Léopold Dautvil	78
L'âme et les rêves (<i>suite</i>), par Algol.....	82
La science et la philosophie de la Matérialisation, par le prof. Moutonnier.	89
Phénoménographie (<i>suite</i>), par le prof. Falcomer... ..	94
Spiritisme de vivants, traduit par G. Béra.....	102
De l'Idée de Dieu, par le prof. Moutonnier.....	103
Correspondance, par G. Béra.....	103
Théorie de surnaturel, par Consolatién.....	110
A l'auteur de la zone-frontière, par Rufina Næggerath	113
Une conquête, par Rufina Næggerath.....	114
Preuve d'identité, par William Graham.....	115
L'Idée de Dieu, par E. Lebel.....	117
Conférences de M. Léon Denis	118
Conférences à Kieff (Russie).....	120
Pressentiment du Comte Bonmartini, par J. de Kronhelm.....	120
Courrier d'Amérique, par G. B.....	121
Séances d'extériorisation de la sensibilité.....	123
Rhéal'Ondine (<i>suite</i>), par M. A. B.....	123
Nécrologie.....	128

AVIS TRES IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45^e année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure à l'ode*, prix : 2 fr 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46^e ANNÉE.

N^o 2.

1^{er} FÉVRIER 1903.

DE L'IDEE DE DIEU

(Suite)

RÉPONSE A M. G. BÉRA.

Est-il nécessaire, comme l'exige M. Béra, de « bien définir Dieu » pour croire en lui et affirmer son existence ?

L'idée, la notion de Dieu, est plus vaste et plus profonde que l'entendement humain. De là tant de discussions et de contradictions ; mais Dieu compris, connu sous tous ses aspects, ne serait plus Dieu, car définir, c'est restreindre, c'est limiter. Ne sommes-nous pas obligés d'admettre les notions d'infini et d'éternité qui s'imposent à notre raison tout en la dépassant ? Et

de même y a-t-il une seule chose que nous puissions définir *en soi* ? L'esprit, la matière, l'univers, la vie, etc., sont indéfinissables en leur principe. Cependant nous les admettons, nous savons qu'ils sont. Ainsi de l'idée de Dieu, sans laquelle le problème du monde reste inexplicable.

Nous ne connaissons aucune chose *en soi*, mais seulement par les rapports qui nous lient à elle. C'est pourquoi l'idée de Dieu est toujours en rapport avec le développement intellectuel de chaque homme, de chaque peuple. Elle suit le mouvement des civilisations, la marche progressive de l'esprit humain. A mesure que notre connaissance de l'univers et de la vie s'accroîtra, en même temps grandira le concept de Dieu. M. Béra se demande si ce n'est pas là une magnifique illusion. Non, c'est simplement une question de compréhension, de pénétration des lois et des choses. L'esprit humain s'achemine lentement vers la connaissance d'un être, d'un principe, dont la majesté l'impressionnera de plus en plus. Déjà la science se rapproche de jour en jour du concept de l'unité universelle. L'unité de substance, l'unité de forces, l'unité de lois lui apparaissent déjà dans l'univers. Et cette grande unité : âme et conscience de l'univers, nous l'appelons Dieu !

Un fait qui porte M. Béra à la défiance, c'est cette variation de la notion de Dieu à travers les siècles. Or, qu'est-ce qui n'a pas varié dans la conception humaine ? L'homme se reflétera toujours dans l'idée qu'il se fait de Dieu, mais cette idée s'élargira et grandira à mesure qu'il gravira les degrés de la connaissance. Pour cela il faut que les aspirations de l'homme s'élèvent vers l'Etre suprême, centre et foyer de toutes choses ; autrement la notion de Dieu, si elle était négligée, écartée, ne pourrait s'agrandir, se développer et toutes les puissances, toutes les radiations qui découlent du foyer divin sur l'humanité seraient perdues pour elle. En effet, nous ne pouvons ressentir ces influences qu'à la condition de nous ouvrir à elles, comme nous ouvrons nos demeures pour y laisser pénétrer les rayons solaires.

Pour le moment, il nous suffit de savoir que Dieu est la grande cause dont nous sommes les effets, qu'il est notre père et que c'est en unissant notre âme à lui, en communiant avec lui par toutes nos puissances psychiques que nous trouverons force, secours, lumière, consolations.

..

L'Univers est gouverné par des lois contingentes reliées entre elles par une loi suprême qui les embrasse toutes pour les ramener à l'unité, à l'ordre à l'harmonie. C'est par ces lois que l'Intelligence se révèle. M. Béra objecte : « Une loi n'est que le rapport nécessaire qui résulte de la nature des choses » Mais qu'entend-t-il par « la nature des choses » ?

Cette proposition nous rapproche de la théorie matérialiste qui considère

les lois universelles comme aveugles. Or, si les lois étaient aveugles, elles ne pourraient agir qu'au hasard. Et le hasard, c'est l'absence de plan, de but, de direction ; c'est la négation même de l'idée de loi.

Les incohérences, les contradictions apparentes de l'univers ne proviennent que de notre connaissance imparfaite des causes et des lois, comme je l'ai établi ailleurs. (1)

Pour tout observateur non prévenu, l'idée de loi est inséparable de l'idée d'intelligence. Les lois sont l'expression d'une pensée, la manifestation d'une volonté supérieure et immuable.

Vous ne pouvez refuser une cause à l'univers, ni refuser l'intelligence et la conscience à cette cause. Si celle-ci était aveugle et inconsciente, comment expliquer qu'elle ait pu produire les magnificences de l'intelligence, de la lumière et de la vie sans savoir ce qu'elle faisait. Comment, sans conscience, sans volonté, sans discernement, aurait-elle pu produire des êtres qui discernent, veulent, jugent, possèdent conscience et raison.

Tout ce qu'il y a de puissant en nous : raison, conscience, sentiment ; ce par quoi l'âme humaine s'attache à ce qui est beau, bon et grand ; tout ce qui la soutient, la console et l'élève révèle Dieu. Car l'amour, la beauté, la vérité ne se trouvent en nous qu'à l'état fini, partiel, borné et pour exister, il faut qu'ils se retrouvent en un Être qui les possède à l'état supérieur et infini.

Aucun des problèmes de la vie et de la pensée ne peut se résoudre sans l'idée de Dieu. Jamais les matérialistes n'ont pu expliquer la conscience ni même la pensée. Sans Dieu, il n'y aurait ni but, ni loi et l'univers, avec ses millions de voix et ses puissantes harmonies ne ferait que répéter un éternel mensonge.

Pourquoi, dira-t-on, Dieu reste-t-il caché sous le voile mystérieux des choses ? pourquoi ne se révèle-t-il pas avec plus d'éclat ? Oui, sans doute, la volonté qui dirige l'univers se dissimule à nos yeux. Les choses sont disposées de manière que personne ne soit obligé de croire en elle. Si l'ordre et l'harmonie du Cosmos ne suffisent pas à convaincre l'homme, il est libre. Rien ne contraint le sceptique d'aller à Dieu !

Il en est de même des choses morales. Nos existences se déroulent et les événements se succèdent sans liaison apparente. Mais l'immanente justice plane de haut sur nous et règle nos destins d'après un principe inéluctable par lequel tout s'enchaîne en une série de causes et d'effets dont l'ensemble constitue un ordre rigoureux.

Que savons-nous de l'univers ? Notre œil ne perçoit qu'un domaine restreint de l'empire des choses. Seuls, les corps matériels semblables à nous,

(1) *Après la Mort*, chap. X : *Christianisme et spiritualisme*, p. 305 à 317.

l'affectent. La matière subtile et diffuse nous échappe. Nous ne voyons que ce qu'il y a de plus grossier ; tous les mondes fluidiques, tous les cercles où s'agite la vie supérieure, la vie radieuse, tout cela échappe aux regards humains. Nous ne distinguons que les mondes opaques et lourds qui se meuvent dans les cieux. L'espace qui les sépare nous paraît vide. Partout, de profonds abîmes semblent s'ouvrir. Erreur ! L'univers est plein. Entre ces demeures matérielles ; dans l'intervalle de ces mondes planétaires, prisons ou bagnes flottant dans l'espace, d'autres domaines de la vie s'étendent, vie spirituelle, vie glorieuse, que nos sens épais ne peuvent percevoir, car sous ses radiations ils se briseraient comme une vitre au choc d'une pierre.

La sagesse éternelle a limité nos perceptions et nos sensations. C'est degré à degré qu'elle nous conduit dans le chemin du savoir. C'est lentement, étapes par étapes, vies après vies, qu'elle nous mène à la connaissance de l'univers, soit visible, soit caché. L'être ne gravit qu'une à une les marches de l'escalier gigantesque qui conduit à Dieu. Et chacun de ces degrés représente pour lui une longue série de siècles.

Si les mondes célestes nous apparaissaient soudain, sans voiles, dans toute leur gloire, nous en serions éblouis, aveuglés. Mais nos sens ont été mesurés et limités. Ils se multiplient et s'affinent à mesure que l'être s'élève sur l'échelle des existences et des perfectionnements. Il en est de même de la connaissance, de la possession des lois morales. L'univers se dévoile à nos yeux à mesure que notre capacité d'en comprendre les lois se développe et grandit. Lente est l'incubation des âmes sous la lumière divine.

Ayons donc quelque patience et attendons pour juger Dieu d'avoir acquis une connaissance plus étendue de son œuvre.



Nous venons d'aborder le problème de l'évolution, qui préoccupe M. Béra :

« L'évolution », dit-il, « comporte des tâtonnements, des erreurs, des reculs et une lenteur infinie qui ne s'accordent pas avec l'idée d'une intelligence directrice parfaite, par conséquent non hésitante, dont l'action devrait être instantanée et l'œuvre la perfection immédiate. »

Et plus loin : « Il n'y a pas trace de bonté dans la nature. C'est la lutte partout et toujours, le faible et l'innocent condamnés à devenir la proie du plus fort. » Suit une peinture colorée des maux et des horreurs dont la terre a été le théâtre :

« Et cela dure depuis des siècles infinis, et nous avons le droit de croire que cela existe *partout* dans l'espace et que cela a *toujours* existé. »

Tout d'abord, demandons-nous s'il n'y a pas plus de sagesse et de grandeur à créer des êtres qui évolueront d'eux-mêmes vers la perfection que de produire « instantanément » un univers ou tout serait figé dans une immobile, fastidieuse et monotone perfection. La seule pensée de cet univers parfait, sans but, sans contrastes, sans couleur, où chacun de nous, ayant obtenu tout sans travail et sans effort, n'en pourrait comprendre la valeur ; où il n'y aurait plus d'échanges, plus d'emploi de nos facultés ; où régnerait l'uniformité absolue dans le désœuvrement le plus complet, nous glace d'effroyante. L'ennui qui pèserait sur un tel milieu nous semble plus effrayant que toutes les luttes et les angoisses d'une ascension, si pénible soit elle, laquelle, dans la variété de ses phases, offre au moins un but à notre activité et des aliments toujours nouveaux à notre esprit.

Pourquoi Dieu ne pourrait-il rien créer que de parfait ? Ne suffit-il pas pour sa dignité qu'il ait fait l'être libre et sans vices, apte à réaliser avec le temps toutes les perfections ? Et lorsqu'on nous parle d'évolution, ne voit-on pas que cette perfection initiale aurait pour première conséquence de la supprimer ?

Il est vrai que cette évolution, M. Béra nous la peint sous les plus sombres couleurs. Mais, dans cette peinture, il nous paraît confondre l'Être avec les êtres et ne pas tenir un compte suffisant de la liberté, ce facteur important du problème de la destinée. Ne peut-on admettre que Dieu dirige l'évolution sans l'imposer et en laissant à l'être la liberté de se déterminer ? Et puis, cette évolution, pour la juger et la comprendre, il faudrait la considérer dans toute son étendue. Or, nous l'avons vu plus haut, c'est ce dont l'homme est actuellement incapable, car l'évolution psychique, celle des âmes, qui est le principe même de l'évolution, tout en s'ébauchant dans les régions planétaires, se poursuit bien au delà de la chaîne des mondes matériels. Juger de la destinée des êtres d'après la vie terrestre ce serait juger l'existence humaine d'après la vie obscure de l'embryon. Ce n'est pas d'après l'examen du cercle étroit de l'existence présente et du cadre restreint de la terre, c'est par l'étude de l'enchaînement des vies et de la collectivité des mondes que se révèle l'universelle harmonie, l'absolue justice et la grande loi d'ascension des êtres vers le bien parfait qui est Dieu.

Oui, sans doute, il faut le reconnaître, ce qui domine dans les régions inférieures de la vie, c'est la lutte ardente, le combat sans trêve de tous contre tous ; mais cette lutte, effrayante à première vue, n'est-elle pas nécessaire au développement, à l'éducation, à l'affinage des âmes !

L'évolution matérielle, la destruction des organismes n'est que temporaire ; elle représente la phase primaire de l'épopée de la vie. Toute forme, tout organisme n'est qu'une construction passagère. Les réalités impérissables sont dans l'esprit. Lui seul demeure et survit à ces conflits. Toutes ces enve-

loppes éphémères ne sont que des vêtements s'adaptant à sa forme fluide permanente. Il les revêt pour développer cette sensibilité qui deviendra la source de ses joissances futures.

Emerger, degré à degré, du sein de l'abîme de vie pour devenir esprit supérieur et cela par ses mérites et ses efforts ; conquérir son avenir et ses grades ; se dégager un peu plus tous les jours de la gangue des passions, se racheter de son état d'infériorité, de ses faiblesses, de son ignorance, en aidant ses semblables à se racheter elles-mêmes, en entraînant tout le milieu humain vers un état plus élevé, voilà le rôle assigné à chaque âme et qu'elle doit remplir à travers la série des existences innombrables qui lui sont dévolues sur l'échelle magnifique des mondes. Cela ne vaut-il pas une fade, immobile et éternelle béatitude ?

Non, vraiment vous n'avez pas le droit de croire que les maux de la vie terrestre existent partout dans l'espace et ont toujours existé. Avec le seul secours de nos grossiers moyens d'observation et en limitant nos recherches aux mondes planétaires, nous voyons que beaucoup d'entre eux sont placés dans des situations astronomiques (moindre inclinaison sur l'orbite, moindre densité, etc.) qui, en modifiant profondément leurs conditions d'habitabilité, en font à coup sûr des séjours plus agréables que la terre. Et même sur celle-ci, combien de maux qui tendent à s'amoindrir et à disparaître ?

M. Béra ne semble voir de la nature et de la vie que leurs plus mauvais côtés ; il se complait à les décrire et ferme les yeux sur leurs bienfaits. Pourtant, s'il y a des ombres ici-bas, il y a aussi des rayons ; s'il y a des orages et des tempêtes, il y a aussi de splendides couchers de soleil sur la mer et des concerts de rossignols au fond des bois. A côté des maux, des épreuves nécessaires, sans lesquels notre éducation, notre progression intellectuelle serait irréalisable, n'y-a-t-il pas aussi des joies et des sourires dans l'existence ? C'est du jeu des contrastes que se dégage l'harmonie. Dieu est un grand artiste, dans le domaine moral comme dans l'ordre physique. Sans la lutte, sans la peine, sans la douleur, où seraient la vertu, le dévouement, l'héroïsme ? Pensons un peu plus à l'amour des mères, aux caresses de l'enfant, aux tendresses de la femme, à tout ce qui fait la douceur de la vie de famille ; et puis à cette intelligence, à cette raison, à ce cœur que Dieu nous a donnés et qui, en se développant par le travail, par l'étude, par la souffrance même, deviendront la source de notre grandeur, de notre félicité. Pensons à toutes ces choses et peut-être alors ferons-nous mieux la part des bienfaits que la vie nous procure et serons-nous plus justes envers la destinée.

Partout et en tout, nous trouvons la Beauté et l'Harmonie, l'Intelligence et la Raison. Tout, l'ordre et la majesté de l'univers, l'ordre physique et l'ordre moral, tout repose sur des lois éternelles et il n'y a pas de lois sans

un principe supérieur, sans une raison première qui est la source éternelle de toute loi.

Et c'est pourquoi ni l'être humain ni la société humaine ne peuvent se passer de l'idée de Dieu, c'est-à-dire de raison, de justice, de liberté, d'amour ; car Dieu représente le dernier mot et la suprême garantie de tout ce qui fait la beauté, la grandeur de la vie, la puissance et l'harmonie de l'univers. C'est ce qu'ont compris tous les grands novateurs, réformateurs ou législateurs, depuis Manou et Socrate jusqu'à Washington, jusqu'aux hommes de 89 et de 48, jusqu'à la convention, jusqu'à Robespierre et Victor Hugo, jusqu'à Fauvety et Allan Kardec.

A leur exemple, nous ne cesserons d'affirmer Dieu et de travailler à élever vers lui les pensées et les cœurs. L'élévation vers Dieu n'est pas seulement l'affirmation de notre croyance en un grand pouvoir qui gouverne le monde ; c'est aussi un acte spirituel par lequel l'être peut se mettre en communication avec l'esprit divin, de telle sorte que l'élévation devient une communion. Car cet être éternel qui connaît nos besoins, qui entend nos appels, nos prières, est comme l'immense foyer où toutes les âmes, par la communion de la pensée et du sentiment, viennent puiser les forces, les secours, les inspirations nécessaires pour les guider dans les voies de la destinée, les soutenir dans leurs luttes, les consoler dans leurs misères, les relever dans leurs défaillances et leurs chutes.

Et c'est en se plaçant à ce point de vue que Jean Macé a dit : « Briser les béquilles d'un paralytique, tuer le chien d'un aveugle, me paraît moins inhumain et moins dangereux que d'arracher l'idée d'un Dieu de justice à la masse des déshérités en exposant l'ordre social aux pires inspirations du désespoir. »

O divin principe de justice, toi qui as soutenu tant de consciences, apaisé tant de douleurs, sans toi la vie ne serait qu'une énigme indéchiffrable, la souffrance une ironie du sort, la vertu une duperie. Mais par toi la vie acquiert toute sa dignité, toute sa grandeur. C'est toi qui fais l'homme droit et fort, sage et patient. Tu rayannes à travers les temps et l'espace comme un foyer inextinguible et tu éclaires dans leur marche les humanités chancelantes. Par toi les ombres de notre existence s'éclairent, notre front courbé se relève, et nous avançons avec confiance vers nos vies à venir, vers des destinées meilleures.

LÉON DENIS.



NOTIONS

SUR LA DESTINÉE DE L'ÂME APRÈS LA MORT

Aux principales périodes de l'histoire

(Suite).

Mais poursuivons notre enquête sur l'histoire des destinées humaines. Déclarons tout d'abord qu'il serait injuste de nous montrer trop sévères à l'égard des vieux cultes. Certes, ils étaient le plus souvent bizarres et parfois même peu édifiants, les récits qu'on nous a faits sur les croyances grossières des anciens Grecs ; mais faut-il s'en étonner ? N'oublions pas que les religions ne s'établissent et surtout ne se maintiennent qu'autant qu'elles répondent aux mœurs et au génie des peuples. Chaque religion résout à sa manière l'énigme de la destinée, c'est-à-dire la nature de son ciel et des béatitudes qu'espère y trouver le croyant.

Dans la Scandinavie, les adorateurs du farouche Odin ont leur Walhalla qui leur promet l'ivresse après la bataille. Pour l'Arabie et une grande partie de l'Asie, il y a le paradis de Mahomet, dont on connaît les alléchantes promesses.

Les premières notions quelque peu précises et raisonnables sur l'avenir des âmes sortirent, pour la Grèce, de ses sanctuaires. Tandis que Phérécyde et Pythagore, renouvelant les spéculations de l'Égypte ou de l'Inde à l'état de doctrines plus ou moins abstraites, n'exerçaient aucune influence sur la multitude, les mythes religieux eurent une toute autre action sur ces populations ignorantes, tout au plus capables de comprendre les fables qu'on leur racontait sur le royaume de Pluton, où trônaient sur leur tribunal les trois juges légendaires : Éaque, Minos et Radamanthe. Plus tard, des croyances analogues furent accréditées par les Mystères d'Eleusis dont l'institution remontait, prétendait-on, jusqu'à Orphée lui-même qui les avait empruntés à l'Égypte. Il est à peu près certain que les prêtres organisateurs de ces mystères, auxquels nous reviendrons, y faisaient certaines expositions orales sur les dieux, sur la destinée des âmes et les devoirs de l'homme. A ces expositions orales s'ajoutaient des enseignements figurés, sortes de drames ou de représentations symboliques, où les initiés étaient à la fois spectateurs et acteurs et auxquelles servaient de texte des considérations concernant le dogme de l'immortalité de l'âme.

L'émotion gagnant peu à peu les initiés, ils finissaient par tomber dans de mystiques extases où ils prenaient comme un avant-goût des félicités qui leur étaient réservées dans les Champs-Élysées,

L'Hadès des poètes grecs est l'expression la plus fidèle des croyances populaires. Cet Hadès dont le nom se confond en grec avec celui du dieu

qui en était le souverain, était situé à l'extrémité occidentale de l'Univers, au-delà du *fleuve Océan*, sous la terre des Cimmériens. Il se divisait en deux régions, le *Tartare*, où étaient punis les coupables, et les *Champs Élysées*, « prairies d'asphodèles » qu'habitaient les âmes purifiées.

Pour Homère, l'âme n'était guère autre chose que le souffle vital ; mais la persistance de la forme humaine est un trait qu'on retrouve dans toute l'antiquité grecque. Il nous reste une foule de statues, de bas reliefs ou de peintures qui représentent l'âme sous forme humaine ordinairement couverte d'un grand voile.

Après Homère, voici Virgile qui nous fait la peinture des peines et des félicités d'outre-tombe. On sent que des siècles se sont écoulés depuis que l'illustre barde de l'Ionie chantait à tout venant son *Illiade* ou son *Odyssee*. Virgile a conservé le même cadre, mais le ton s'est élevé et c'est sous l'inspiration d'une justice consciente que le trépassé ressent au fond même de son cœur les félicités ou les douleurs qui sont devenues la sanction des œuvres bonnes ou mauvaises dont il a gardé le souvenir. Si l'on retrouve dans l'enfer de Virgile tout l'attirail des supplices du Tartare et dans son Élysée les danses et les exercices de gymnase exécutés sous l'éblouissante lumière d'un ciel parasidiaque, l'on trouve, à côté des peines et des récompenses physiques, la peinture de douleurs et de félicités morales. L'austère Radamanthe prélude au châtiment des coupables par un examen sérieux, exige d'eux l'aveu des fautes qu'ils ont dissimulées durant leur vie, et au milieu des joies que donnent aux bienheureux de l'Élysée la danse, la musique et la poésie, ils éprouvent des félicités plus hautes, ils possèdent comme les dieux la connaissance de toute chose, contemplant les merveilleuses harmonies de la nature et vont jusqu'à s'intéresser aux destinées de leur race dont ils ont la prophétique vision. A coup sûr, Virgile ne se serait pas étendu sur le récit de certains épisodes, si sa poésie n'eût trouvé des échos dans le cœur de ses contemporains, en dépit du scepticisme de bon ton qu'affichaient les patriciens de Rome. Quelles que fussent ses opinions personnelles, dont il serait difficile de garantir la sincérité, il y a quelque chose qu'il préférerait aux négations systématiques, c'étaient les croyances douces et réconfortantes. Il n'est pas douteux, du reste, que Virgile ne se soit inspiré des doctrines de son devancier Platon, lui aussi philosophe et poète. Ce dernier, sans doute, pas plus que Virgile, ne croyait au *mythe* du Tartare — c'est le mot qu'il emploie lui-même — mais il lui suffisait que ce fût pour le vulgaire une croyance morale.

Il fait reposer l'hypothèse de l'immortalité soit sur la promesse que le Démonurge a faite aux âmes en les créant, soit plutôt dans le pressentiment que l'homme trouve au fond de son cœur et qui répond à son désir, à son espérance en l'immortalité — désir sacré, divine espérance dont il est bon, dit-il, que l'homme enchante sa pensée. Quoi qu'il en soit, le caractère des peintures que Platon fait de l'autre vie est d'une précision inconnue à Homère. L'on y trouve très nettement indiquée la division devenue aujourd'hui

populaire sous les noms d'*Enfer* avec l'éternité des peines, de *Purgatoire* et de *Paradis*.

Ce dernier, séjour du bonheur ineffable, Platon évite prudemment de le décrire. Cicéron l'a tenté dans le *Songe de Scipion*. Il nous montre les justes habitant dans la Voie lactée où ils contemplent le spectacle merveilleux des sphères roulant dans l'espace qu'elles remplissent de leur divine harmonie, et c'est du haut de cet Empyrée qu'ils suivent des yeux la terre où ils entourent de leur amour et de leur protection les êtres chers qui s'y trouvent encore. Noble tableau, à coup sûr, monde merveilleux, séjour incomparable, mais paradis aristocratique, où ne figurent que les grandes âmes bienfaitrices de l'humanité, en compagnie des Paul Emile, des triomphateurs, des sénateurs et patriciens divers de la Rome des futurs Césars.

Ce ciel de Cicéron est donc la peinture la plus complète d'un paradis philosophique que nous ait laissé l'antiquité. Mais est-ce la plus sincère et le croyant ne disparaît-il pas sous le littérateur aux périodes majestueuses ? Sans faire tort à Cicéron, il est permis de croire que Plutarque, l'honnête et bon Plutarque, était, en fait d'immortalité de l'âme, un adepte plus ardent et plus convaincu. La *Vision de Trimarque de Chéronée* et le récit sur Thespésius, sont à côté du *Songe de Scipion*, de bien pâles imitations du mythe d'*Her l'Arménien*, mais l'on ne saurait se dissimuler qu'on y trouve la trace de spéculations qui, à n'en pas douter, remontent à une plus haute antiquité. Plutarque, on le sait, avait plus de mémoire que d'imagination et c'est parce que cette mémoire était fidèle qu'il nous raconte ce que d'autres avaient dit avant lui. Toujours est-il qu'il nous affirme que lorsque les âmes quittent le corps, elles s'envolent dans les airs sous la forme de bulles de feu, mais de bulles dont les éclats diffèrent les uns des autres. Les âmes plus ou moins héritières des souillures du corps flottent obscures et alourdies dans les régions inférieures, tandis que les autres, déjà purifiées, resplendissent comme de brillantes étoiles dans les hauteurs de l'Empyrée.

Toutes les considérations précédentes, toutes ces comparaisons établies entre Tartare et Champs-Élysées, entre cieus et enfers variés, nous amènent à l'étude de l'un des phénomènes les plus singuliers de la croyance à l'immortalité de l'âme, dans la manifestation et l'explication duquel tâtonna longtemps l'antiquité, au milieu de fables, de contradictions, de naïves crédulités et de négations amères diversement accentuées.

Nous voulons parler du phénomène de l'évocation des morts. Faute de pouvoir comprendre l'existence d'âmes à l'état d'esprits purs, c'est-à-dire absolument immatériels, on leur donnait une forme, une figure, en souvenir des personnages semi-matériels et semi-spirituels habitants du Tartare et des Champs-Élysées et à l'existence desquels l'on croyait généralement. Ce qui le prouve, c'est que Plutarque n'hésitait pas à en entretenir un ami qu'il voulait consoler et que Cicéron ne craignait pas d'écrire le passage suivant : « Le consentement universel des peuples a enseigné l'immortalité de l'âme et sa post-existence sous forme de figure matérielle. De là l'*Evocation des*

morts dans Homère, de là ces *Consultations des morts* dont mon ami Appius faisait sa pratique habituelle, de là enfin les nombreuses légendes concernant le sinistre Averné, sur les bords duquel on évoquait des âmes qu'on contraignait à sortir momentanément des abîmes de l'Achéron ».

C'est ainsi que se multiplièrent, chez les Grecs et les Romains, les pratiques plus ou moins macabres de cette nécromancie répandue dans tout l'Orient et que les Hébreux eux-mêmes, malgré les défenses de Moïse, pratiquaient assez fréquemment. C'était une impiété cependant, puisque le Lévitique la punissait de mort. Saül ne l'ignorait pas, à coup sûr, puisque lui-même avait poursuivi de ses rigueurs certains nécromanciens obstinés. Cela l'empêcha-t-il d'aller consulter la pythonisse d'Endor, alors que, dans l'affolement de son cerveau déséquilibré, il obéissait à la tentation funeste qui devait le conduire à sa perte ?

Chez les Grecs, la nécromancie, ne rencontrant d'autre obstacle que la raison et le bon sens, prospéra étrangement par ce fait qu'elle n'était pour les esprits superstitieux que le produit tout naturel de la croyance au royaume de Pluton. Et, chose vraiment bizarre, ce n'est pas aux époques de barbarie et d'ignorance que la nécromancie compta le plus d'adhérents. En dépit des siècles écoulés depuis le chantre naïf de la guerre de Troie, c'est par centaines que pullulaient les *Oracles des morts* et c'est d'un bout de la Grèce à l'autre que s'étendit la réputation des sorciers et des sorcières de la Thessalie, aussi bien en Arcadie qu'au cap Ténare, qu'à Héraclée, qu'à Cumès et qu'à l'Averné.

Il faut que les sciences occultes eussent pris dès l'époque où vivait Platon des proportions bien inquiétantes, pour que ce philosophe ait jugé nécessaire, dans le X^e livre des *Lois*, d'insister sur la nécessité d'une répression énergique.

Protestation parfaitement inutile du reste. Voici le religieux Eschyle qui ne dédaigne pas d'en présenter des peintures dans deux de ses tragédies, les *Perses* tout d'abord, puis les *Evocateurs d'âmes*, pièce aujourd'hui perdue où se trouvait une scène de nécromancie des plus dramatiques. Et ce n'est pas en Grèce seulement que se manifestaient des états d'âme aussi singuliers.

Ils abondaient dans l'empire romain. C'est Lucain dans la *Pharsale*, Stace dans la *Thébaïde*, Sénèque le tragique qui essaie de renouveler dans un épisode significatif la vieille légende d'*Œdipe*, c'est enfin l'auteur de *Théagène et Chariclée* qui met dans son roman une scène de cette nature et qui n'est pas la moins frappante en ce genre d'élucubrations.

Ce n'étaient là, sans doute, que de simples et pures fictions dont la fantaisie est indéniable ; mais si ces fictions ne prouvent rien sur les croyances de leurs auteurs, elles n'en sont pas moins d'irrécusables témoignages des préoccupations de l'époque qui les produisait. La nécromancie était devenue une puissance contre laquelle le christianisme dut employer toutes ses armes.

Avec la doctrine plus ou moins philosophique de la métempsycose, avec

la croyance populaire au royaume de Pluton et à l'évocation des âmes des trépassés, nous n'avons pas épuisé la série des idées qu'avait suggérées aux Grecs et aux Romains la doctrine de l'immortalité. Il nous reste à signaler l'une des plus étranges de ces conceptions, suivant laquelle les âmes ne quittaient point la terre, à l'heure de la mort, mais y demeuraient, invisibles, intangibles, bien que douées du pouvoir de se faire voir et sentir quand il leur prenait fantaisie de se manifester aux vivants.

Cette opinion est de date fort reculée ; c'est même, selon Fustel de Coulanges, l'auteur d'un livre très remarqué lors de son apparition, la *Cité antique*, la première croyance des Grecs et des Romains, croyance dont l'origine remonte jusqu'aux *Pitris* de l'Inde, c'est-à-dire jusqu'à l'époque des Védas.

Cette conception de la permanence des âmes des ancêtres sur la terre a quelque chose de touchant dans son principe. Le tombeau où était déposée une cendre chérie n'était pas simplement un lieu consacré à la conservation de la dépouille mortelle, c'était sa dernière demeure terrestre, dans toute l'acception du terme. Là, résidaient, aux yeux des vivants, non des restes inanimés, mais des êtres doués d'une vie différente de la nôtre, mais réelle et dont la disparition apparente ne brisait d'aucune façon les liens indestructibles de la famille. N'offrait-on pas aux morts des aliments et des boissons, n'enfermait-on pas dans leur tombe des vêtements et des armes et c'est à des intervalles réglés et commémoratifs qu'on renouvelait des repas funèbres dont les restes leur étaient réservés. Dans les offrandes expiatoires, on brûlait certaines parties des victimes et vers les morts, comme vers les dieux eux-mêmes, montait la fumée des sacrifices.

De ces conceptions sur la vie matérielle des âmes était née la croyance que les morts privés de sépulture erraient misérablement sur les bords du Styx qu'ils ne pouvaient franchir.

Les anciens considéraient donc les morts comme sacrés. Défense de dire d'eux quoi que ce soit qui pût offenser leur mémoire. On les appelait les *Bons*.

L'on oubliait leurs défauts pour ne plus penser qu'à leurs qualités et à leurs vertus. Une piété quelque peu exagérée exalta ces croyances, si bien que ce qui n'était au début qu'un tribut d'hommages devint une sorte d'adoration qu'exprimait le terme de *culte* rendue à ceux qu'on finit par regarder comme les génies ou dieux protecteurs du foyer domestique et des villes qui leur avaient donné naissance.

L'histoire vient sur ce point confirmer le témoignage de la poésie. On lit dans Hérodote que, lors de la guerre médique, les Grecs invoquèrent solennellement Télamon et Ajax pour obtenir la victoire contre Xerxès.

Ce sont les Romains qui sont allés le plus loin dans la pratique du culte consacré aux morts. AUX DIEUX MANES lisait-on sur toutes les tombes, étant donné que tous les morts sont devenus des dieux... sauf bien entendu ceux qui, pendant leur vie, avaient donné maintes preuves de leur indéniable

méchanceté et qui, munis de ce brevet compromettant, n'avaient plus qu'une chose à faire, à savoir de se transformer en *démons* dont il fallait alors redouter les méfaits, les mystifications et parfois les vengeances. L'on trouve chez les anciens toute une littérature qui s'occupe des ombres ou fantômes, non seulement chez les romanciers, mais encore chez les historiens les plus cotés, les plus véridiques, tels que le vieil Hérodote, Tite Live, Suétone, Pausanias et autres écrivains dont l'autorité n'était contestée par personne.

En somme, qu'avons-nous trouvé jusqu'ici? Rien de sérieux en vérité. Des hypothèses émises par les uns et tout aussitôt réfutées par les autres, des croyants plus ou moins naïfs ridiculisés par des sceptiques plus ou moins superficiels, des poètes amateurs qui, par pur dilettantisme, chantent en vers des choses qu'ils ne croient point et qu'ils n'auraient sans doute pas osé écrire en prose, des aspirations mal justifiées, des allégations dépourvues de preuves — tel est, en quelques mots, le bilan de notre enquête.

Nous pourrions donc, ce semble, nous arrêter ici et clore cette première partie dont le but, nous l'avons dit, était de résumer les systèmes, les doctrines, les mythologies, les désirs ou les rêves qui, pendant des siècles, hantèrent l'âme antique qu'obséda plus ou moins douloureusement le problème toujours insoluble des destinées de l'âme après la mort.

Insoluble, il ne l'a pas été. Nous n'avons pas voulu interrompre la série chronologique des auteurs que nous avons cités, les uns hésitant ou s'abstenant, alors que d'autres ont cherché à déguiser leur ignorance par des créations imaginaires ou le récit de traditions, de fables plus ou moins puériles, et c'est ainsi que nous nous sommes borné à nommer simplement l'homme extraordinaire qui, plus et mieux que tout autre, a su répandre des flots de lumière sur cette question énigmatique que n'ont pu élucider ni Homère, ni Socrate, ni Platon lui-même, pas plus que Plutarque, Cicéron et Virgile et tant d'autres encore, poètes, prosateurs, moralistes ou philosophes.

Cet homme, c'est Pythagore. Hâtons-nous toutefois de dire qu'il fut mal compris et par suite mal apprécié, aussi bien par ses contemporains que par la postérité. On lui attribua, on lui attribue encore ce malencontreux système de la métempsycose dont il a été question plus haut, doctrine si étrangement défigurée, qu'elle en est devenue compromettante pour lui et qu'il n'est que juste de protester contre la légèreté avec laquelle on a de la sorte presque stigmatisé son nom glorieux.

Nous avons dit ce qu'il faut penser de cette métempsycose et comment il faut l'envisager pour la comprendre. Pour le moment, contentons-nous de répéter que c'est Pythagore qui a, sinon deviné, du moins expliqué l'énigme du sphinx et résolu le problème de l'immortalité, par l'exposition d'une philosophie dans la clarté duquel viennent se noyer et disparaître tous les systèmes embryonnaires que nous avons rapidement analysés. C'est donc à lui qu'il nous faut revenir, pour savoir ce qu'a pressenti, pensé, trouvé le génie grec, sous l'inspiration de la sagesse ésotérique formulée il y a tant de siècles par les Maîtres des sanctuaires du Thibet.

VIEILLES NOTES

J'ai tout d'abord à rectifier une erreur involontairement commise par ma plume. Elle appartient en toute propriété à M. Emile B., mon oncle qui, dans le récit des faits si curieux de tables tournantes accomplis à l'île de la Réunion de 1850 à 1860 avait nommé le Capitaine *Biarnès* comme s'étant perdu sur le voilier *Bois rouge* dans une tempête au cap de Bonne Espérance.

Ayant eu le plaisir de lire le dernier numéro de la *Revue Spirite* à un déjeuner chez M. Emile B., en la société de vieux parents créoles, l'un d'eux nous assura que le capitaine Biarnès vivait encore à Nantes en 1860. C'est le capitaine Régnier qui disparut avec son équipage et son navire et dont l'âme vint annoncer elle-même le sinistre relaté.

Rectification faite, un nom change, une erreur de mémoire en est seule cause, mais le fait démontrant la survivance du capitaine 8 ou 10 jours après avoir péri dans les flots à 500 lieues de l'île de la Réunion est vrai et fut confirmé par vingt témoins dont six encore de ce monde me l'ont certifié.

Comment êtes-vous devenu spirite? Voilà une question qui m'a été posée bien des fois depuis quelques années par des gens qui ne demandent qu'à croire pour la plupart, mais qui, avant tout, voudraient bien voir les phénomènes dont on les a entretenus comme de choses incroyables et merveilleuses. De quelle manière voudraient-ils les voir? Tout simplement en demandant un billet pour votre plus prochaine réunion, et en s'y rendant, persuadés qu'on va là comme au théâtre, où une fois assis on n'a plus qu'à attendre le lever du rideau. Ceux-là sont simplement des curieux et rien que des curieux.

D'autres personnes m'ont renouvelé la même question avec l'expression de la pitié : Comment! vous que nous supposons intelligent, sensé, vous croyez au spiritisme?

A tous j'ai répondu : Oui, cela est vrai, je suis spirite; croyez bien que j'ai longtemps douté comme vous, mais j'ai cherché, j'ai lu, beaucoup lu, je doutais encore, j'ai continué mes recherches et j'ai trouvé : j'ai frappé, l'on m'a ouvert.

A mes lecteurs je dois avouer que mes nombreuses expériences de magnétisme et d'hypnotisme ont souvent mis en mon pouvoir des sujets dont l'état psychique me causa des surprises que je leur ai fait partager dans mes *Vieilles notes*. Cependant, mes études, interrompues par mes longues campagnes, ont fait cesser mes expériences et m'ont séparé de sujets qui m'auraient fait connaître plus tôt et davantage ce que je n'ai vu et

admiré que depuis huit années, mais que, je l'avoue loyalement je suis loin d'avoir encore compris.

J'avais assisté à bien des séances privées, j'avais vu pas mal de tables tourner, se lever, frapper du pied, j'y avais aidé même en mettant les mains sur la table, et en accusant souvent mes voisins de tricher — j'ai pu ne pas me tromper quelquefois — mais j'ai rencontré plus d'honnêtes gens que de trompeurs.

J'avais pris ma part des communications venues de l'empire des morts ; des amis disparus avant l'âge en emportant mes regrets avaient répondu à mes questions verbales ou mentales. Des preuves indéniables m'avaient été apportées de l'exactitude de leurs assertions ; cependant, je quittais presque toujours ces réunions sans emporter la conviction profonde de la vérité.

Plusieurs fois, je fus ébranlé, je me disais : Cela est vrai, je ne saurais en nier l'évidence, et la nuit, qui apporte ses conseils sensés ou perfides, détruisait, au lever de l'astre de la lumière, l'échafaudage de mes doutes.

Je relisais souvent quelques chapitres d'Ailan Kardec, je consultais la logique fine et spirituelle d'Eugène Nus, j'ouvrais un volume de Gabriel Delanne, dont les démonstrations mathématiques redressaient un instant ma foi... mais je doutais toujours.

Je me persuadais que mon fluide magnétique uni à celui de mes amis avait suffi pour imprimer à la table les divers mouvements constatés, je me disais avec le Dr Flournoy que les réponses étaient dictées par notre subconscience, et j'abandonnais la partie pendant des semaines, comme le joueur malheureux qui jure de ne plus toucher une carte. Je doutais, je doutais toujours, quand un soir, un fait inexplicable, un seul, suffit à dessiller mes yeux et à faire apparaître tout d'un coup devant moi, nette, précise, indubitable la vérité que rien n'a pu amoindrir depuis lors en mon esprit, que ceux qui me connaissent veulent bien reconnaître sain et assez équilibré.

Voici le phénomène dans toute sa simplicité ; et si, parmi ceux et celles qui liront ces lignes il en est qui aient assisté à pareil spectacle, je les prie de m'en fournir l'explication et je verrai si les raisons présentées m'autoriseront à repousser ma croyance à une puissance invisible.

C'était à Nice chez le docteur et Lady Blackwell, spirites convaincus et distingués, dont G. Delanne a quelquefois entretenu ses lecteurs l'année dernière dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* : le frère du docteur, sa femme et leur fillette âgée de 11 ans, arrivés depuis peu de Philadelphie pour passer quelques mois en Europe, étaient non moins croyants. Cette famille américaine avait bien voulu m'admettre en sa charmante et simple intimité.

Lorsque ces nouveaux amis surent que j'avais l'ardent désir de voir et de croire, ils me prièrent d'assister à l'une de leurs séances privées où rare-

ment ils dépassaient le nombre de six membres, ainsi que cela se pratique au delà de l'Atlantique chez des gens ennemis de la plus petite fraude et par cela même à l'abri du moindre soupçon.

Un solide et massif guéridon en bois, qui servait le jour à supporter la cage d'un vieux perroquet, intelligent, bien élevé et polyglotte, était le meuble préféré de ce petit cercle et des esprits familiers qui l'avaient également adopté. A peine étions-nous assis que des coups frappés, ou raps, annonçaient que les invisibles étaient près de nous. L'un d'eux dicta fort gracieusement qu'il saluait l'hôte nouveau au nom des amis de l'au-delà et que cette soirée lui serait profitable. Je le remercierai poliment. Tous nous étions autour du guéridon, les deux frères Blackwell, leurs deux épouses, moi et la fillette, que je comptais pour une quantité négligeable, parce qu'elle s'était assise en disant : *And me also I will play with you at electric game.* (Et moi aussi je veux jouer à l'électricité avec vous).

Tout ce qui se passa durant une heure et demie fut de nature à satisfaire ces adeptes convaincus, mais n'avait qu'endormi mes doutes ; la petite fille allait les tuer d'un seul coup.

Vers onze heures, cette enfant, qui, sans le savoir, était le médium du groupe, ce que ses parents lui laissaient ignorer « reçut l'ordre d'aller se coucher, et elle se retirait tranquillement avec sa mère, après avoir donné à chacun de nous cette douce chose qu'est un baiser d'enfant, lorsque le vieux guéridon isolé et délaissé près duquel je me trouvais se mit à s'agiter et à se pencher vers la « Young Maid, » à qui — Dieu me pardonne — il sembla demander une caresse et dire adieu.

Mes hôtes paraissaient n'y prendre point garde; ils étaient peut-être habitués à cette manifestation du meuble familial, mais moi je restai stupéfié.

Le salon était brillamment éclairé, et je puis assurer aux incrédules qu'on n'avait attaché au guéridon du perroquet ni ficelle, ni crin de cheval, pour le contraindre à saluer devant moi une fillette qui s'en allait faire dodo. Ce soir-là, en quittant les Blackwell, je leur déclarai que je venais de jeter mes derniers doutes au feu qui brillait à leur foyer, et je me déclarai spirite.

Quelques semaines après je fondais un petit comité dans une ville du Midi, que je ne pourrais nommer sans désigner trop clairement les membres dispersés depuis par la mort de deux d'entre eux et par mon départ — et, ne leur ayant point demandé l'autorisation de publier nos notes je ne puis donner leurs vrais noms, — ce sera donc, si les lecteurs le permettent, à Nice que je placerai notre petit cenacle spirite, ce qui importe peu, si ce que je leur conterai est vrai.

J'avais réuni huit adeptes et nous fûmes rarement plus de 6 en séances, il fut convenu d'en avoir 2 par semaine, le mardi et le samedi de 9 heures

à 10 heures et demie. Nous n'avons jamais dépassé onze heures pour une raison péremptoire : c'est qu'à ce moment précis, toutes les manifestations cessaient comme si les invisibles, qui nous furent très fidèles durant près d'une année, eussent adopté eux aussi les statuts signés par nous.

J'habitais une villa assez vaste, où j'aurais pu disposer une chambre pour nos réunions et nos études spirites, mais à cause de ma femme qui appréhendait de diaboliques visites, et de mon fils que la curiosité aurait pu distraire dans ses études classiques, je préférai transporter autre part mes petits démons. Un vieil ami, artiste peintre polonais, Paul Lédéska, mit obligeamment son atelier à notre disposition, et je reconnais que ce lieu calme, isolé au fond d'un jardinet, convint parfaitement à notre petite académie silencieuse.

De l'avis du Dr de Cladous, frère de Mme Lédéska, et Polonais comme elle et son mari, tous les trois spirites, nous adoptâmes comme meuble parlant un guéridon triangulaire à angles coupés, avec 3 pieds réunis par une seconde planchette. Cette petite table fit merveille dès le premier jour.

Elle peut suffire à deux adeptes, elle opère par mouvements discrets et légers, j'en recommande donc l'usage pour les expériences familiales. Dès le second jour les invisibles y répondaient par coups frappés à l'aide de l'ongle ou des phalanges, et souvent de petites batteries rappelant un bruit sourd et lointain de tambourin nous annonçaient l'ouverture et la fin des séances.

Nous avions eu la chance d'attirer deux médiums, Mme Delfini et un jeune journaliste, M. Ravel, avec l'assistance desquels nous n'avons jamais cessé d'avoir des communications intéressantes.

Nous nous mettions toujours trois autour du guéridon et loin des trois autres assistants qui prenaient, sous la dictée des esprits, les notes dont je n'ai gardé que les plus intéressantes.

La mort du Dr de Cladous, trouvé un matin inanimé dans sa chambre où il avait succombé à la rupture d'un anévrisme, dont il nous avait toujours prédit les prochains effets avec le calme digne d'un philosophe grec, ne suspendit nullement nos séances dont il fut dès sa désincarnation l'un des guides les plus dévoués.

Malheureusement, après la mort de sa sœur, Mme Lédéska, qui succomba au même mal que son frère, mais plus lentement et avec moins de stoïcisme, nous reçûmes de nos amis de l'au-delà l'ordre de cesser nos réunions à deux mois après, le pauvre Lédéska restait seul dans son atelier silencieux. Je partais pour Paris, Mme Delfini pour l'Algérie et Ravel s'en allait à Bordeaux collaborer à la « *Petite Gironde* ». Lorsque j'allai faire mes adieux à Lédéska, je le trouvai triste. Vous voilà tous partis, me dit-il fort ému, ma pauvre femme, son frère, vous, Ravel, Mme D... ; mais les autres, nos amis

invisibles, restés fidèles, viennent me consoler le soir en frappant dans mes tableaux et sur le vieux piano, comme ils le faisaient chaque soir. Il me pria de recopier pour lui les notes de nos séances, que j'emportais à Paris. J'ai attendu cinq ans pour satisfaire cet ami, il les lira imprimées en même temps que vous, lecteurs.

Et si là bas, le soir, sous le ciel étoilé
 Il reconnaît toujours de nos chers invisibles
 Les coups frappés, bien doux... S'il voit venir voilé,
 Le spectre qui, la nuit, sous des traits impassibles,
 Traversa l'atelier à nos yeux étonnés,
 Le vieux peintre rêveur, isolé, sans envie,
 Parmi ses chers tableaux, de nous abandonnés
 Peut-être trouvera le secret de la vie!

LÉOPOLD DAUVIL.

L'ÂME ET LES RÊVES ⁽¹⁾

François Vallès, dont nous avons invoqué l'autorité et qui fut Inspecteur général des Ponts et Chaussées et président de la Société d'Etudes psychologiques de Paris, a publié, sur cette captivante question, dans un de ses ouvrages trop peu connus et répandus (2), une étude, pour laquelle il n'a pas caché sa prédilection et où il a mis tout son talent d'observateur, de savant et de logicien consommé. Cette étude nous paraît digne d'arrêter l'attention du chercheur et plutôt que d'en donner une sèche analyse nous croyons plus utile et plus intéressant d'en reproduire ici les passages essentiels. Nous donnons la parole à l'auteur.

Assez généralement on considère le sommeil comme ne représentant que la fainéantise du corps et l'incohérence de l'âme. S'il en était réellement ainsi, le sommeil ne serait guère qu'un fléau, et il faudrait avouer que Dieu, qui nous a recommandé le travail et nous a donné l'intelligence, aurait fort mal réalisé son programme pendant cette période du sommeil, qui forme à peu près la moitié de notre existence. Une telle opinion pourrait à bon droit être considérée comme une attaque directe contre la sagesse divine, et serait ainsi à la hauteur des idées matérialistes. Mais, d'un autre côté, l'humanité, qui m'a généralement paru avoir en masse plus de judiciaire qu'isolément, a toujours maintenu les deux affirmations suivantes : la pre-

(1) Voir les numéros de décembre 1901 et février 1902.

(2) Les conférences spirites de l'année 1884. Prix 2 francs.

mière, « qui dort dine » : la seconde « la nuit porte conseil ». Or, ce sont là des fonctions qui, l'une et l'autre, ont certainement leur très bon côté et sont de nature, à mon avis, à réhabiliter le sommeil.

Le seul fait de considérer comme incohérent le travail auquel l'âme procède au moment où nous dormons prouve surabondamment que nous touchons à un sujet encore peu étudié, et dans lequel nous allons nous trouver en présence de mystérieuses incertitudes.

D'après les enseignements fournis par la physiologie, science qui s'occupe d'étudier la marche du fonctionnement de toutes les parties, soit intérieures, soit superficielles, de notre corps ; d'après ces enseignements, nous pouvons affirmer qu'il en est de notre enveloppe matérielle, par rapport à l'âme qui y est contenue, ou du moins adhérente, comme des habits par rapport au corps qu'ils recouvrent. De même que plus le corps travaille et s'agit, plus les habits qu'il porte s'usent, de même plus grande est l'activité de l'âme qui se manifeste et ne peut se manifester que par nos organes, et plus aussi les forces, les chocs, les frottements, les décompositions chimiques, fatiguent et épuisent la substance de notre corps. Il se produit là l'effet ordinaire, inévitablement consécutif à toute production de mouvement dans une machine ; celle-ci ne peut fonctionner sans s'user, et plus elle fonctionne, plus le dépérissement est considérable. Il faut donc, pour combattre ces effets destructeurs, mettre en œuvre d'incessantes réparations ; il faut pourvoir à l'épuisement de la substance par de continuelles restitutions ; aux bois, aux métaux, aux cordages détériorés de la machine, il faut substituer de nouveaux bois, de nouveaux métaux, de nouvelles attaches.

Ces restitutions se font, pour le corps humain, par le double moyen de la nutrition et de la respiration. Mais il ne suffit pas, nous le savons tous, de posséder les matériaux nécessaires pour que la réparation soit faite ; il est, de plus, indispensable d'avoir de bons ouvriers qui les façonnent, qui leur donnent les dimensions voulues, qui les ajustent sur place suivant leur nature, qui rétablissent, en un mot, l'appareil suivant sa primitive et normale constitution. Telle est la fonction dévolue au principe vital, ayant pour collaborateurs subordonnés les forces mécaniques et physico-chimiques ordinaires.

Enfin, il ne faut pas un grand effort de réflexion pour comprendre qu'une réparation, à moins que son importance soit à peu près insignifiante, est tout à fait impossible tant que la machine fonctionne, tant qu'un mouvement continu met en jeu ses diverses parties. Dans de telles conditions, l'ouvrier le plus habile ne saurait se rendre un compte exact du travail à faire, procéder à des ajustements précis, fixer les pièces avec la solidité nécessaire, exécuter en un mot une œuvre convenablement réparatrice.

Aucun de vous n'ignore que, lorsqu'une blessure vient affliger un de ses

membres, s'il ne sait pas se résigner à condamner ce membre au repos la soudure se fera mal ou pas de tout. Il est donc indispensable, et tout ce qu'il se passe incessamment autour de nous en met la preuve sous nos yeux, que la machine soit momentanément mise en chômage. C'est là un fait trop vulgaire pour qu'il y ait lieu d'insister plus longuement sur ce point.

Dans la machine vivante, les choses ne se passent pas autrement. Le principe vital, dès l'origine de son évolution, à partir du moment même de la conception de l'être, agit dans le calme, dans le repos; il se réfugie dans l'obscurité des entrailles maternelles, image de l'un et de l'autre, et tout travail qui s'accomplit par lui est d'autant plus parfait qu'il s'exécute plus rigoureusement en dehors des agitations qui lui sont étrangères. Nous savons tous que la première et la plus importante recommandation que l'on fait à la femme qui va devenir mère, c'est, d'une part, pour ce qui concerne l'esprit, que la pensée s'abstienne de sensations vives; d'autre part, pour ce qui concerne le corps, qu'elle évite tout excès de fatigue et qu'elle se borne à la part d'exercice suffisante pour entretenir le jeu des fonctions motrices; car toute exagération, dans un sens ou dans l'autre, si elle n'est pas fatale, a toujours une tendance prononcée à devenir pernicieuse. Et, que la femme ne l'oublie pas, du moment où elle acquiert la conviction qu'un être existe dans son sein, la plus grande responsabilité pèse sur elle.

Ce que je viens de vous expliquer sur le fonctionnement de la vie, sur la constitution de l'organisme humain, vous permet donc de comprendre parfaitement la nécessité que l'existence de l'homme soit une perpétuelle alternance d'activité et de repos, qu'elle soit répartie entre la veille et le sommeil. Suivant quel taux se fait cette répartition? Quelles sont les considérations qui en justifient la convenance, au point de vue de l'ordre général de la création? Cette recherche m'a paru de nature à vous offrir quelque intérêt.

D'après l'expérience que nous en avons tous, la durée de cette alternance entre la veille et le sommeil est d'environ la moitié du temps qui s'écoule entre deux levers consécutifs du soleil, la moitié par conséquent de ce que nous appelons une journée, c'est-à-dire à peu près douze heures. Un peu plus, peut-être, pour les personnes paresseuses, dont le tempérament se rapproche de celui de la marmotte; un peu moins pour les personnes actives, qui tiennent de la nature vigilante et perquisitrice du chat. L'expérience nous permet également de constater que l'état de veille correspond en majeure partie à la période pendant laquelle le soleil reste au dessus de l'horizon, et celui du sommeil au temps pendant lequel l'astre éclairant reste couché. Or ces faits, ainsi confirmés par la pratique, ne peuvent, à tous égards, que nous paraître très acceptables au point de vue de leur rationalité. Car, d'une part, nous ne comprendrions guère que l'activité humaine

pût se passer de la clarté du jour; et, d'autre part, l'obscurité de] la nuit, loin d'être nuisible, est au contraire très favorable à la permanence et au repos du sommeil. Ces considérations sont de nature à autoriser la conclusion qu'il doit y avoir un rapport obligé entre la rotation diurne de notre globe et la constitution humaine, envisagée soit au point de vue de la quantité de travail qu'elle peut produire consécutivement sans recourir au sommeil, soit à la durée de repos qui lui est nécessaire avant de se remettre au travail. Dans l'hypothèse, que je considère d'ailleurs comme très probable, où les choses se passeraient d'une manière analogue sur les autres globes, il nous serait permis de conjecturer que les êtres intelligents des planètes Mercure, Vénus et Mars, possèdent, mais sur ce point seulement, une certaine similitude de constitution avec nous; car, pour ces trois grands corps, la durée de la rotation diurne est sensiblement égale à la nôtre et conserve, à une demi-heure près, la valeur de vingt-quatre heures. Mais cette similitude partielle n'existerait plus pour les habitants de Jupiter et de Saturne, puisque, pour ces astres, la durée de vingt-quatre heures, dont se compose notre journée, est réduite à dix heures seulement; d'où l'on pourrait conclure que, très probablement, la constitution des êtres intelligents qui y habitent ne leur permettrait pas de se livrer pendant plus de cinq heures consécutives au travail sans avoir recours au repos de la nuit. En disant ceci, nous n'entendons d'ailleurs rien préjuger soit sur la nature des substances, soit sur les formes susceptibles de caractériser les diverses constitutions imparties à chaque planète.

Dans ce qui précède, nous avons raisonné dans l'hypothèse que l'intervalle de vingt-quatre heures se compose moitié de jour, moitié de nuit. Mais, à vrai dire, ce n'est là qu'un terme moyen qui ne se réalise, dans le courant de l'année, qu'aux deux équinoxes de printemps et d'automne; et, tandis qu'au solstice d'hiver le soleil ne nous éclaire directement que pendant huit heures, il reste seize heures au-dessus de l'horizon au solstice d'été. Cette différence de huit à seize s'atténue d'ailleurs à mesure qu'on marche vers l'équateur; mais, par contre, elle s'accroît de plus en plus lorsqu'on va vers le nord, et, sur le cercle dit polaire, la plus longue nuit et le plus long jour atteignent vingt-quatre heures. Enfin, au pôle même, un jour et une nuit d'environ six mois chacun, se partagent l'année à peu près également. Sans insister plus longuement sur ces détails, de nature plus spécialement astronomique, nous dirons qu'à partir du cercle polaire jusqu'au pôle, — ce qui ne comprend d'ailleurs qu'une très petite partie de la surface terrestre — il n'y a plus trace de la division des journées en partie éclairée et en partie obscure, division essentiellement régulatrice du travail et du repos pour chaque intervalle de vingt-quatre heures. Aussi, et à un fort petit nombre d'exceptions près, vous pourrez remarquer qu'à partir de ce cercle les terres

s'arrêtent, inutiles qu'elles seraient à l'habitation permanente de l'homme, et cèdent la place aux mers, qui, par la constante obscurité de leurs profondeurs, sont plus favorables que la lumière du jour au développement des hôtes qui les fréquentent.

Après ces considérations d'ordre un peu secondaire, mais qui toutefois ne sont nullement étrangères à notre sujet, qui ont d'ailleurs l'avantage de prouver une fois de plus combien tout s'enchaîne dans l'œuvre de la création, revenons à nos études sur le fonctionnement de l'organisme humain pendant les deux périodes journalières d'activité et de repos.

Pendant la veille, le corps est assujéti à servir de véhicule aux manifestations de la vie terrestre de l'âme et s'use à ce travail. Pendant le sommeil, ce travail cesse, et il ne se fait dans le corps que celui destiné à la réparation de cette usure, que celui par lequel la vie corporelle continue d'être entretenue, et est ainsi mise en état de satisfaire, dans le jour, aux besoins et aux volontés de notre principe spirituel.

Pendant la veille, l'âme agit et pense ; mais nous ne pouvons avoir conscience de ses actes et de ses pensées que suivant le mode d'après lequel notre organisme lui permet de se manifester, et je vous ai donné de nombreuses explications à ce sujet. Pendant le sommeil, l'âme pense aussi : il ne nous est pas permis d'en douter, puisque nous savons que nous rêvons et que nous n'avons aucun moyen de comprendre qu'une impression quelconque qui se produit en nous puisse avoir pour cause le néant. Mais, suivant quel mode, dans quelle étendue, d'après quelles conditions l'âme agit-elle et pense-t-elle pendant le sommeil ? C'est ici que les interrogations se pressent et que commence le mystère. Quelques réflexions préalables me paraissent nécessaires avant d'entrer dans le cœur de la question.

Quelles que soient les impressions qui viennent nous saisir dans le cours de notre vie active, c'est-à-dire pendant l'état de veille, nous ne pouvons, nous, adversaires ardents et convaincus des doctrines matérialistes, nous ne pouvons, dis-je, attribuer aux manifestations suivant lesquelles ces impressions se révèlent à nous d'autre cause essentiellement déterminante que l'action de la force animique. Certes, nous n'ignorons pas que les vibrations de l'air sonore, des corps odorants et savoureux, celles enfin de l'éther lumineux, doivent produire certains battements sur les organes spécialement préposés à leur réception respective, tout comme elles déterminent une suite de chocs entre les molécules des milieux de toute sorte à travers lesquels elles se propagent. Nous sommes d'autant moins disposés à nier ce fait, qu'il est une des plus directes, des plus nécessaires conséquences des principes connus de la mécanique. Nous irons même plus loin en disant que, dans certains cas extrêmes et très exceptionnels, — lorsqu'il s'agit par exemple d'explosions doublement formidables par leur intensité propre

et par notre rapprochement, — ces battements peuvent acquérir assez d'énergie pour altérer profondément les organes sur lesquels ils agissent. Mais, d'un autre côté, en dehors de ces rares éventualités, lorsque, rentrant dans le cours ordinaire et normal de la vie, on considère la très grande fluidité des substances qui transmettent ces vibrations et qu'on la compare à la matérialité de nos organes récepteurs, lorsqu'on réfléchit à l'infime contingent de force vive que ces vibrations transportent avec elles, et qui diminue d'ailleurs si rapidement à mesure que le parcours augmente; lorsqu'on tient compte de la faible importance des forces qui, pour les besoins généraux de la vie, sont déterminatrices de l'état vibrant, on arrive à des conceptions d'un ordre si infiniment petit, à des appréciations de quantité de mouvements si insaisissables pour la répartition qu'on en voudrait faire aux parties matérielles de notre corps qu'elles viennent frapper et solliciter, que la science n'a jamais abordé, je crois, qu'elle n'a peut-être jamais eu l'idée d'aborder le problème qui consiste à déterminer la valeur de ces battements; qu'elle n'a pas cherché à savoir s'ils ont ou s'ils n'ont pas pour mesure la cent-millième partie de la force productrice des vibrations, et peut-être, en posant ce chiffre, ne suis-je pas descendu assez bas.

Ainsi, vous le voyez, l'effet mécanique que ces vibrations produisent sur la partie matérielle de notre être est représenté par des fractions tellement petites que, s'il n'y avait en nous que de la matière ordinaire, cet effet, je ne dirai pas quant à son existence, mais quant à ses manifestations, devrait être considéré comme s'il était nul pour l'homme. Or, l'expérience nous prouve que ce n'est nullement ainsi que les choses se passent; car, tous les jours, à tout instant, l'être humain, à la suite de ces vibrations, au lieu de rester impassible, éprouve les sensations les plus diverses, les plus inconnues en dehors de lui; il ressent les effets des odeurs et des saveurs; il est saisi par les émouvantes impressions de la parole, des chants et de la musique; il admire les splendides tableaux de la nature morte ou vivante, fixe ou mobile; il se réjouit avec ses amis heureux, il pleure avec ceux que le malheur vient atteindre; en un mot, il n'existe pas seulement, il vit. En vérité, je le demande, comment comprendre que ce soit à des mouvements si insignifiants d'une matière brute et inerte par elle-même qu'il faut attribuer l'unique cause des étranges et admirables phénomènes de la vie? Comment comprendre qu'ils sont à eux seuls les générateurs de ces résultats que je viens d'énumérer? Résultats non moins remarquables par leur nombre et leur variété que par le grandiose éclat, par l'immense fécondité d'impressions, qui mettent l'homme en rapport avec tout ce qui l'entoure, qui sollicitent sa pensée et lui permettent de la suivre en la développant; qui lui apprennent ce que c'est que de sentir, et qui, je le répète, n'existent que pour lui!

Et vous, homme de la matière, si de ces choses de votre doctrine auxquelles nous ne pouvons croire, bien que vous les affirmiez sur tous les tons, si de ces choses, dis-je, vous connaissez les raisons démonstratives, pourquoi donc tardez-vous tant à nous les dévoiler ? Pensez-vous qu'aux seuls accents de votre parole nous ayons cessé d'être sensibles aux déductions de la logique, et que nous n'en avons plus aucun besoin ? Ou bien vous serait-il déplaisant et pénible de passer du domaine des assertions gratuites et libres à celui des justifications réfléchies et obligatoires ? Quelle sorte de jouissance pouvez-vous trouver à maintenir nos intelligences dans l'obscurité, s'il vous est réellement possible de déverser sur elles les bienfaits de la lumière ? Vous paraîtrait-il enfin plus glorieux, je devrais peut-être dire plus utile, de laisser le troupeau humain s'atrophier dans une ignorance facile à corrompre et à dominer, que de faire disparaître les incertitudes du doute, les angoisses du désespoir, et surtout les conséquences parfois si terribles de maximes inhabiles à rien diriger avec rectitude ; car chacun les comprend et les interprète à sa guise, parce que jusqu'à ce jour vous les avez complaisamment laissées à l'état d'hypothèse ?

Quant à vous, spirites, ne penserez-vous pas, à la suite des recherches dont je vous ai présenté l'exposé, qu'il faut qu'il y ait en nous autre chose que les masses de notre corps, à travers lesquelles un peu de mobilité pourra être transmise, mais sans les émouvoir pour ainsi dire, trop compactes que sont ces masses par elles-mêmes ? N'est-ce pas ainsi que ces rayons lumineux qui traversent certains corps sans donner naissance à la moindre apparence de mouvement dans leurs molécules, n'en sont pas moins susceptibles, après leur sortie, de produire les plus remarquables effets au point de vue des formes et des colorations ? Ne vous paraîtrait-il pas raisonnable, guidés par l'expérience de toute votre vie, d'admettre que ce qu'il y aura de mobilité encore subsistante, après le passage des vibrations dans notre corps, vient rencontrer une substance aussi éminemment fluide que celle de notre enveloppe matérielle l'est peu, encore plus fluide que celle des milieux transmetteurs eux-mêmes, substance qui, compensant par sa prodigieuse subtilité ce qu'il y a d'extrêmement réduit dans les forces motrices, pourra recevoir des agitations subites, profondes, ayant leur caractère propre, et que vous chercheriez vainement dans le monde extérieur, parce que cette substance n'existe nulle part en dehors de l'être humain ? A l'aide de cette intervention fluidique à nous acquise, ce qui semblait impossible devient saisissable. Je comprends alors qu'à chaque espèce de vibration extérieure, quelque réduite qu'en soit l'énergie, correspondent, dans ce fluide éminemment agissant, des mouvements propres spéciaux et variés ; je comprends qu'en vertu de leur spécialité même,

ces mouvements deviennent caractéristiques de tout ce qu'il y a d'intelligemment distinctif chez l'homme ; je comprends, enfin, la possibilité des causes génératrices de tout ce qui nous saisit, nous émeut et nous captive, de toutes nos sensations en un mot, lesquelles, par des moyens qui, à la vérité, sont encore un secret pour nous, franchissant les limites de la matérialité terrestre, pénètrent dans notre conscience, et prennent ainsi possession de notre être pour y germer, s'y développer, fleurir et produire.

Vous êtes maintenant en mesure de reconnaître que le phénomène des perceptions conscientes qui se produisent en nous n'est pas exempt de certaines difficultés. Cela tient, comme j'ai essayé de vous l'expliquer, à ce que les mouvements qui accompagnent ce phénomène, après avoir traversé les fluides extérieurs, l'air et l'éther, dans lesquels ils prennent leur origine, sont obligés, avant de provoquer une agitation quelconque dans le fluide animique, de passer par la filière de notre double enveloppe corporelle et périspritale. En conséquence, pour se bien rendre compte des mobilités diverses qui interviennent dans tout acte de l'intelligence humaine, pour en bien apprécier l'ensemble dans leur marche et la physionomie dans leurs effets, nous aurons à apprécier deux choses, savoir : ce que peut faire l'âme par elle-même ; ce que, de leur côté, peuvent faire le corps et le périsprit.

(A suivre).

La Science et la Philosophie

de la Matérialisation.

Telle qu'elle est enseignée par les Esprits.

(Suite. Voir *Revue* de décembre 1902.)

Il y a pourtant une profonde science dans ces phénomènes variés qui ont donné naissance au spiritualisme, la plus belle, la plus pure vérité qui ait jamais été révélée au monde. Cette science, si elle était bien comprise, explique à la fois les manifestations vraies et trompeuses de l'esprit — et ici nous faisons allusion aux manifestations de l'esprit qui sont en contradiction avec la matérialisation frauduleuse opérée par l'homme.

Étant admis, comme nous le croyons, que la matérialisation est possible, et que la chimie de l'œuvre et de la composition de la matérialisation (dont nous avons, dans une certaine mesure, donné l'explication) est la loi et le *Modus operandi* de l'esprit, on peut se demander, si les guides du médium ou les esprits qui se manifestent sont réellement dans le cabinet ou non ; et s'ils n'y sont pas, où ils sont et comment ils accomplissent leur œuvre. Il faut qu'il

soit évident pour le savant que l'esprit est indépendant du temps et de l'espace qui sont les attributs de la matière seule ; mais qu'il pénètre celle-ci et perçoit les objets à travers les dimensions et les périodes d'espace et de temps, lesquels sont tous deux annihilés ; — les organes matériels et les sens qui sont limités par l'espace et le temps, ou par la matérialité, n'offrant aucun obstacle à l'esprit, à l'état exalté de la clairvoyance. — Et cette faculté de perception est commune à tous les esprits, bien qu'elle soit souvent à l'état latent. L'esprit se développe en sa qualité d'esprit, mais non parce qu'il a un corps et que ce corps est borné à la sphère d'étendue et de temps. En vérité, l'esprit incarné et désincarné connaît le temps et l'espace, mais dans le monde des esprits le temps et l'espace sont inconnus, l'âme mesurant les battements de sa vie et de son progrès par les évolutions qui désignent la sphère à laquelle elle appartient. La distance n'est rien pour l'esprit, mais le pouvoir, la faculté de pénétration et de concentration, est tout.

Un esprit peut, par exemple, s'être élevé à plusieurs milliers de milles de la surface de la terre, jusque dans les sphères les plus éthérées, et, ainsi qu'il est prouvé par la transmission de la pensée, que deux êtres qui sont sur le même plan peuvent communiquer entre eux quoiqu'étant séparés l'un de l'autre par plusieurs centaines de milles, d'une manière intelligente, de même les esprits peuvent établir avec les mortels une communication semblable, sans égard pour l'espace ou la distance, car l'espace n'est, après tout, que de l'étendue ; car un événement n'est qu'un fait qui a eu lieu suivant la ligne d'extension de la pensée. Il est vrai de dire que les difficultés d'échange de communication sont nombreuses et troublantes ; mais nous ne considérons pas les difficultés et nous n'avons égard qu'au fait de la transmission de pensée, sans nous soucier de l'espace ni du temps.

Nous savons que, dans toutes les séances qui ont pour objet les phénomènes généraux physiques et mentaux, les esprits seuls qui sont restés attachés à la terre sont présents *en forme* et que tous les autres sont présents, *en esprit*, et par le mot *esprit*, nous voulons dire qu'ils sont présents comme si vous étiez présent au cercle de famille d'un ami qui habite Paris, alors que vous, vous habitez Nice.

— Les esprits avancés sont rarement, j'allais dire ne sont jamais présents, d'aucune autre manière, car il n'est pas nécessaire pour eux de planer dans les éléments grossiers de l'atmosphère terrestre pour être près de leurs bien-aimés, attendu qu'ils sont toujours — suivant le sens de l'immanence divine — près de nous en pensée ; et comprenant la science de la concentration et de la pénétration, ils sont capables de communiquer avec vous toujours à l'aide de la matière, dans la forme matérialisée, aussi facilement que s'ils étaient réellement près de vous en corps.

Ceci paraîtra étrange à un grand nombre de spiritualistes et d'investigateurs qui supposent que leurs amis désincarnés sont réellement présents, dans la forme matérialisée, comme ils peuvent l'être et aussi ne pas l'être ; car, cela n'est vrai que quand leurs amis sont attachés à la terre et que, par leur poids spécifique, ils sont attirés vers les scènes et les conditions terrestres. — Hélas ! Beaucoup sont dans ce cas. Mais cependant cela n'atténue en rien la gloire de notre cause, et ne diminue en rien le pouvoir du spiritualisme, dans notre existence, alors que nous savons que l'esprit peut-être éloigné des mortels par une distance de millions de milles et être aussi près d'eux, en esprit, que s'il se trouvait à leurs côtés dans la forme matérielle grossière.

Quand les spiritualistes comprendront-ils que nous, en notre qualité d'esprit, nous ne sommes près de vous que lorsque nous sommes dans des sphères identiques d'harmonie de pensée et de vie et que nous sommes toujours éloignés, pour ainsi dire à l'infini, bien que votre esprit soit présent dans votre corps, quand il n'existe pas d'anneau qui unit les âmes dans un sentiment commun de concorde et d'amour ?

Les anges qui nous guident, ceux qui inspirent nos intelligences, comme nous inspirons l'intelligence du médium, nous disent :

« Nous sommes près de vous selon le degré de notre développement et d'affinité respective, mais cependant toujours près de vous en pensée ; de même que le maître d'école est près de son élève dans les connaissances qu'ils se communiquent, quoiqu'étant l'un et l'autre séparés dans la sphère de leur savoir spirituel et mental ». — Nous sommes différents, en connaissances, en conceptions et en spiritualité ; mais matériellement, d'après la composition du corps, tous sont égaux, quoique la forme et les organes du corps puissent différer. — Ici nous parlons sans détour et avançons un fait généralement admis dans la structure organique de l'homme ; c'est-à-dire que l'esprit s'élève jusqu'à l'esprit et communique avec lui, en sa qualité d'esprit, et qu'il ne se revêt de matérialité dans les séances que pour faire appel, d'une manière plus sensible et plus tangible, à l'homme et comme résultat pour l'être spirituel.

Ceci nous conduit à la pensée que nous croyons n'avoir été jamais exprimée jusqu'ici, c'est que les guides des médiums exécutent leur contrôle et opèrent leurs signes ou phénomènes par la puissance de concentration de pensée et au moyen de la science de pénétration, et qu'ils ne sont jamais présents aux séances, comme beaucoup l'ont supposé, en forme corporelle, mais seulement en esprit. De leur localité ou sphère, et ici nous employons ce mot dans le sens externe, pour désigner l'état éthéré, mais non spirituel de l'esprit, ils se rassemblent et s'emparent de la chaîne des forces de la manière dont nous l'avons déjà décrit ; ils produisent et aident des esprits

qui désirent se manifester à produire leurs messages de communication. Cela est fait aisément quand cela peut être ou quand cela est fait, quoiqu'il ait fallu des siècles à cette science spirituelle pour se développer et pour être appliquée; mais, quand cela est compris, les manifestations se produisent aussi rapidement que si les guides et les mortels se tenaient par la main.

Maintenant, on nous demandera comment nous pouvons expliquer les apparitions simulées de certains guides, reconnus par les clairvoyants — se tenant à l'ouverture du cabinet ou à côté d'un interprète, ou apparaissant et parlant au moyen d'une matérialisation. — Nous répondrons d'abord à la première question.

Le guide envoie de son propre plan ou de la sphère où il réside, après que les forces sont égalisées et concentrées par l'intermédiaire du médium, une pensée vitale émanant de lui-même; puis il moule les atomes autour de ce « négatif », le développe au moyen des forces nerveuses des assistants et lui donne sa propre ressemblance. Que dis-je, par sa propre concentration et sa connaissance de la science de la chimie spirituelle, il compose sa forme comme les mortels composent leurs corps d'une manière automatique; puis la met çà et là, dans les courants magnétiques et électriques d'attraction, donnant même une voix à ses pensées. Et cela se fait, de même que vous moulez un morceau d'argile en balle, tout en ayant la pensée de la balle dans votre esprit et extériorisant la pensée sous l'aspect et la forme d'une balle et rendant celle-ci conforme à la pensée du mieux possible. Quant aux images de clairvoyance qui sont localisées à l'ouverture du cabinet ou qui se tiennent à côté du parleur, on les explique de la même manière. L'esprit-contrôle forme une batterie de tous ceux qui sont présents dans le cercle, et en concentrant sa pensée sur un point donné, il fait rayonner sa pensée au-dehors sur l'esprit de ceux qui sont dans le cercle de la batterie ou des influences; et l'esprit, faisant l'office de miroir, réfléchit l'image telle qu'il l'a localisée et la rend visible au clairvoyant, juste comme il désire qu'elle soit vue. Dans ce fait et cette loi sont impliquées la clairvoyance et toutes les questions qui concernent les doubles et le corps astral.

On a prétendu, par ignorance, que l'homme a un double et que ce double ou autre soi-même peut être extériorisé du corps matériel et parcourir le monde à plaisir. Les faits, dans ce cas, démontrent que l'homme n'est pas du tout pluriel ni double dans son essence; mais bien unique, une unité parfaite dans son être; et certains psychologues ont tellement obscurci la manière d'interpréter les faits concernant l'âme humaine, que beaucoup pensent que le prétendu subconscient ou subliminal ego est une réalité, tandis que l'homme est une unité dans chaque phase et chaque manifesta-

tion de son entité. La psychologie le prouve et le spiritualisme l'enseigne.

Le double s'explique par la loi d'extension de la pensée et de la clairvoyance. Ainsi, par exemple, une personne qui est à Paris peut projeter sa pensée jusqu'à Londres et se faire voir par une autre personne d'une nature très sensitive et qui lui est unie par les liens de l'amitié. Ce que cette personne voit est exactement ce que voit celui qui assiste à une séance de matérialisation, bien que ce ne soit pas la forme matérielle, mais la simple image de la personne ainsi localisée et extériorisée. Elle se met en rapport spirituel avec son ami qui est à Paris et comme la pensée pénètre l'esprit de celui qui est à Londres, par l'acte de la concentration, la pensée du Parisien se transporte aussitôt vers la personne de Londres qui voit l'objet réel de la projection de la pensée. Cela a lieu souvent, sans intention déterminée des deux personnes et a été prouvé ainsi que nous l'enseignons ici. — Il n'y a pas et ne peut pas y avoir de doubles dans une individualité — il peut y avoir des affinités d'âmes dans les familles, mais pas de doubles. Voilà du moins quelle est la portée de notre observation et de notre enseignement (1).

Il a été dit, de plus, que la forme astrale du médium est employée souvent pour la matérialisation, ce corps astral étant matérialisé et l'esprit qui se manifeste s'en servant au lieu d'un corps fait par lui-même; mais nous avons trouvé qu'un pareil enseignement n'est pas fondé.

Si l'esprit peut matérialiser le corps (astral) spirituel du médium (ce qu'il ne peut faire) il est capable de matérialiser le sien, et nous avons reconnu que ce qui était prétendu de l'esprit qui se manifeste dans la matérialisation, n'était qu'une simple personnification. Le médium possède un corps spirituel, mais ce corps ne sert jamais de base à la matérialisation. Les divisions astrales du théosophe n'existent nulle part si ce n'est dans son imagination. Les médiums spiritualistes qui ont embrassé cette doctrine ont propagé cette illusion dans le monde, parce que ne voulant ni ne pouvant expliquer les phénomènes de matérialisation et de clairvoyance d'une manière rationnelle, ils ont eu recours à une théorie erronée, et remontant à d'autres époques pour supplanter la vérité. La science de la théosophie n'est en grande partie que du charlatanisme (2) et sera engloutie un jour par le spiritualisme pur et simple.

Quoique tout ceci soit vrai, le fait est qu'une grande proportion des phénomènes attribués à la matérialisation n'est que de la fraude. L'esprit qui se manifeste dans les séances est capable de lire dans la pensée des assistants et pénétrant jusques dans le fond le plus secret de la mémoire, il peut reconstituer la forme corporelle d'un parent ou d'un ami, soit par sa propre volonté ou avec l'aide d'autres esprits et produire une manifestation de matérialisation fausse; et le parent ou l'ami peut être présent ou non, connu ou inconnu des contrôles suivant le cas, mais incapable toutefois d'arriver

(1) Comment expliquer, dans ce cas, les « doubles » qui laissent une trace matérielle de leur passage? (N. de la R.)

(2) La *Revue* laisse à l'écrivain la responsabilité de cette opinion.

jusqu'aux mortels, ceux-ci étant, selon notre point de vue, ostensiblement trompés.

De plus, ces esprits-contrôles peuvent matérialiser l'image d'une photographie dont vous êtes possesseur et évoquer, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, une forme quelconque pour satisfaire aux désirs de l'assistant. De pareils phénomènes dépendent naturellement de l'honnêteté ou de la malhonnêteté de l'esprit, de la dignité du médium et des assistants; mais que cela puisse se faire et ait été fait, nous en sommes les témoins muets. Nous ne nions pas qu'il n'y ait des phénomènes de matérialisation spirituels réels et ce sont ceux-là que nous désirons voir se produire, mais nous signalons les dangers afin que les mortels puissent appliquer les remèdes qui peuvent être aussi variés que la maladie même; et nous leurs conseillons un seul moyen, — une vie honnête et pure pour le médium et les assistants. — Si le médium a en vue le lucre plutôt que le bien qui doit en résulter, si son désir est de donner satisfaction aux assistants, à tout prix et pour l'argent seul, alors méfiez-vous du résultat. La spiritualité de la vie est le puissant auxiliaire, toutes autres choses étant égales, de la matérialisation vraie; et dire que le caractère du médium n'a rien à faire avec la nature des phénomènes, c'est prétendre ce qui n'est pas vrai et c'est mal interpréter les postulats de notre philosophie.

La philosophie et la science du spiritualisme sont si intimement unies que lorsque les mortels préféreront la qualité et la sincérité des manifestations à la quantité, auront plus souci du bien qui peut résulter des phénomènes que de ceux-ci, en un mot, préféreront la spiritualité de l'âme vers laquelle les phénomènes conduisent les mortels et qui est le but unique, alors seulement le spiritualisme deviendra populaire, dans son acception la plus pure et attirera dans son sein, tout d'amour et de vérité, les âmes les plus pures de la terre.

Puissent Dieu tout clément et les anges nous mener vers ces sphères éthérées où, dans la lumière d'une spiritualité sans tache, nous passerons du doute à la certitude et des ténèbres à la clarté éternelle.

Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER.

Paris, le 21 juillet 1902.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(Suite)

DIXIÈME SÉANCE

A cette séance, qui eut lieu le 25 novembre, de 9 heures à 11 heures environ, assista l'éminent Dr Benigno Bianchi, professeur d'ophtalmologie à l'Université royale de Pavie. Étaient présents en outre : l'auteur de ces lignes

et sa femme ; la maîtresse de la maison et sa nièce. Attirée par la curiosité, la servante Rosa entra de temps à autre dans la salle ; et vers la fin de la séance le maître de la maison se joignit aux autres assistants.

Les phénomènes qui s'offrirent à notre observation se produisirent à différents intervalles ; ils furent analogues à ceux des autres séances ; ils ne furent ni moins variés ni moins nombreux ; ils eurent lieu en pleine lumière et dans l'obscurité, à part un très petit nombre qui ne se manifestèrent que dans une obscurité totale. Je rapporterai même ces derniers, en suivant les notes que j'ai prises, comme je l'ai déjà fait et comme je le ferai dans le présent compte-rendu.

Apports, empreintes, attouchements, typtologie, etc.

Dès que nous eûmes posé les mains sur le guéridon, celui-ci frappa un : « Sortez d'ici ! » auquel tout le monde obéit comme d'habitude.

Nous rentrons dans la salle, la lumière à la main, et après quelques minutes, nous entendons un petit coup, sans voir l'objet qui le produit. Mais le docteur, en s'asseyant sur le canapé, met la main par hasard sur cet objet : C'est une cerise artificielle, en celluloïd, et vide.

* *

Nouvelle invitation à sortir. Nous obéissons.

A notre retour, nous entendons de petits coups. Des petites pommes naturelles, une verte, une rouge et une jaune, étaient par terre ; mais, malgré la lumière, nous n'avions pu les voir tomber. Par contre, nous voyons des pétales blancs de chrysanthèmes descendre au milieu de nous.

* *

De rechef le « Sortez d'ici ! » se fait entendre. Nous sortons ; mais une fois rentrés dans la salle, nous n'observons rien d'étrange.

* *

Nous nous plaçons à la table dans l'ordre suivant : le docteur en face de la maîtresse de maison ; la femme de celui qui écrit ces lignes en face de Mlle Nilda et l'auteur lui-même entre cette dernière et sa tante. Pendant que tous les autres assistants faisaient la chaîne, l'auteur se tenait debout, la main droite posée sur l'épaule gauche de la jeune fille, afin de pouvoir exercer un contrôle rendu nécessaire par l'obscurité.

Alors on entend de nouveau un petit coup produit par la chute d'un objet sur le parquet, au milieu d'un silence profond.

Peu après, et sans que je puisse remarquer le moindre mouvement de la part des assistants, je sens passer entre mon menton et ma bouche, horizon-

talement de droite à gauche, et fort vite, un objet que je suppose être une fleur avec sa tige.

Puis, un grattement très rapide sous ma cravate.

Je suis le seul à remarquer ces deux derniers faits. Et quand j'examine le parquet à la lumière, je découvre et je ramasse deux cerises artificielles avec leur tige. Mme Maria, sa nièce et leur servante, disent alors que les pommes et les cerises se trouvaient précédemment sur la terrasse voisine.

Alors nous aurions eu des apports ?

..

Le guéridon, dans une demi-obscurité, frappe des phrases qui semblent provenir d'une intelligence qui se donne comme la mère de la maîtresse de la maison. Par exemple :

« C'est une joie pour moi que de me trouver au milieu de vous. C'est aujourd'hui le 14^e anniversaire de votre mariage. Je vous souhaite cent jours semblables ! »

Ces paroles se rapportent aux époux Taverna ; les suivantes concernent le Dr Bianchi :

« J'aime beaucoup le docteur parce qu'il est bon ».

..

Je m'éloigne d'environ 2 mètres du groupe, et, de cette distance, je note que tantôt une personne, tantôt l'autre, s'écrie qu'elle a été touchée sur le visage ou sur les cheveux. Ne sachant que croire, je rejoins le groupe, je m'assieds entre la jeune fille et le docteur, et je prends part de la sorte à la chaîne générale, recommandant la surveillance réciproque, le calme et le silence. Dans ces conditions, et alors que mon attention est à son comble, j'ai la perception très nette d'être touché sur le front par quatre ou cinq doigts distincts et très légers. Je suis dès lors convaincu de l'authenticité du phénomène, qui pouvait être une matérialisation, comme le disent les spirites et autres.

..

Je fixe sous le guéridon une feuille de papier blanc couverte de noir de fumée, et je demande à l'agent invisible qui nous a touchés d'y tracer un B, un triangle ou un cercle.

Dans des conditions de contrôle rigoureux. — chaîne non interrompue silence, attention, — le phénomène se produit. Les signes tracés sont très délicats et laissent apercevoir çà et là des sillons analogues à ceux du bout des doigts.

..

A la demande de l'un ou l'autre des assistants, de légères variations se seraient produites dans le poids du guéridon ; mais cela ne me paraît pas digne d'être mentionné.

..

Au contraire, il vaut la peine de noter qu'en pleine lumière une fleur et une crépine, qui étaient en des endroits différents, où il n'y avait personne, furent jetées dans le groupe des assistants, sans aucune demande de notre part. La crépine, en particulier, me passa très visiblement sous les yeux. Aussitôt tombée, on la ramassa ; elle appartenait à un fauteuil, placé à 2 ou 3 mètres de nous dans la salle.

*
* *

M. Baudolino s'étant joint à nous, un bonbon tombe à l'improviste sur le guéridon. Immédiatement après, le guéridon se met en mouvement et nous apprend que le bonbon avait été pris par un esprit dans tel tiroir de telle chambre.

Malgré la demande de la jeune fille et d'autres personnes, l'apport du bonbon ne se reproduit pas.

CONCLUSION

L'éminent oculiste qui nous apporta dans cette séance son témoignage si digne de foi se sentit ébranlé dans son scepticisme et exprima le désir d'assister à d'autres phénomènes occultes. Quant à moi, je ne fus pas très satisfait ; ma femme le fut encore moins ; un doute était né dans notre esprit à tous les deux relativement au pouvoir psychique de la jeune fille. Ne pouvant ni ne devant, en qualité de chercheur impartial et sévère, accepter tous les phénomènes qui se produisirent pendant la séance, je me borne à admettre ceux qui résistent à la critique, savoir le transport de la crépine sous nos yeux, l'attouchement avec les doigts sur mon front, et les signes tracés sur la feuille noircie, phénomènes qui indiquaient la présence d'une main transcendante.

Parmi les phénomènes ci-dessus rapportés, ces derniers seuls pouvaient être considérés comme des manifestations fragmentaires d'un monde nouveau encore enseveli dans les brumes. Que le spirite ne s'en déconcerte pas ; des matériaux peu importants peuvent avoir leur prix quand l'architecte n'a pas encore achevé l'édifice. Que l'antispirite ne triomphe pas non plus, car des choses petites et viles peuvent être les avant-coureurs de choses nombreuses et de valeur souveraine — telles les feuilles qui annonçaient à Colomb un nouveau continent ; les oscillations de la lampe de Galilée ; les contractions de la grenouille de Galvani.

ONZIÈME SÉANCE

Poursuivi par le doute que je viens de dire, mais sans le laisser voir, j'assistai avec ma femme à une autre séance qui eut lieu quatre jours plus tard. Il s'y produisit des phénomènes si évidemment authentiques que nous obtîmes la plus haute certitude que les sens peuvent nous donner; ces phénomènes qui se produisaient d'ordinaire grâce à la présence de la jeune fille, nous pûmes les constater à maintes reprises et à notre parfaite satisfaction : depuis le vulgaire langage des coups frappés dans le guéridon au langage remarquable des signes sur le papier; depuis le coup sec jusqu'au coup qui résonnait en dehors de la chaîne; depuis le transport jusqu'à l'apport, et le tout dans une lumière normale et constante.

C'est un devoir de conscience pour moi de raconter les faits purement et simplement, tels qu'ils ont eu lieu dans cette onzième séance, au risque de paraître monotone et aride. Je m'impose ce fardeau afin de scruter et de dévoiler la vérité, fille de Dieu et amie de l'homme.

La séance commença dans le petit salon; y assistaient seulement Mme Maria, Mlle Nilda, Mme Angelina et l'auteur de ces lignes. Les trois dames placèrent simplement leurs mains sur le guéridon, et l'auteur, qui ne faisait pas partie de la chaîne, s'appliqua à bien observer.

Dialogue.

A la lumière du gaz, le guéridon commença à se mouvoir; et entre l'agent inconnu, qui le mettait en mouvement, et la maîtresse de la maison s'établit peu à peu le dialogue suivant :

« Qui est ici ? »

« Ta mère. Je demande le D^r Bianchi. »

« Il n'est pas ici. »

« Envoie Rose le demander; je voudrais lui faire voir quelque expérience. »

Alors la maîtresse de la maison envoya la domestique chercher le docteur; et tant que cette dernière fut dehors, la table demeura immobile. Quand la servante fut de retour, et annonça que l'éminent oculiste ne pouvait venir, le dialogue reprit :

« Maman, le docteur n'est pas ici; je te prie néanmoins de faire quelque chose pour nous. »

« Non. Promets-moi d'avoir une autre séance demain soir. »

« Oui. Tu pourrais nous envoyer un autre esprit, par exemple la petite sœur de Nilda, pour produire quelque phénomène ce soir. »

« Marguerite, la plus jeune, est ici. Transportez le guéridon dans la salle. »

Apports et transports.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et la séance continue dans la salle, constamment illuminée par une grande lampe à pétrole entourée d'un papier de

couleur rouge-orange. Les mêmes dames s'asseoient de nouveau au guéridon, et l'auteur se tient debout derrière elles, après que tout le monde eut regardé la photographie de Marguerite, placée parmi une quantité d'autres photographies qui se trouvaient dans un angle de la salle.

On frappe le nom de « Marguerite » ; et l'on nous affirme que c'est elle qui imprima la trace d'un petit doigt sur le noir de fumée dans la séance du 28 mai passé.

Au milieu du silence et de l'immobilité de tous, voici que vole vers nous, comme attiré par un aimant, un morceau de carton blanc. Il passe entre Mme Angelina et l'auteur, et vient dudit angle, c'est-à-dire d'un point éloigné d'environ 3 m. 50 de notre groupe et situé presque en face de la tante et de la nièce. L'auteur le ramasse immédiatement ; il pèse environ 6 grammes, et c'est le portrait de Marguerite.

*
* *

Quelques instants s'écoulent, et au milieu du silence nous entendons tomber deux petits objets sur le tapis ; nous en voyons deux autres dans l'air pendant leur chute ; ce sont de petites baies rouges et des œillets blancs, tout frais. Mme Angelina ramasse les premières ; ma femme et moi nous ramassons les seconds ; et nous constatons que ce sont des choses naturelles. Mme Maria dit alors que les œillets étaient auparavant dans le petit salon, dans un vase de fleurs, et que les baies pouvaient être celles de plantes exposées à l'air sur la terrasse voisine.

*
* *

Sans adresser aucune demande à l'agent invisible, nous entendons tous un coup sec, comme si on lançait un objet contre le mur de la salle, à l'intérieur, à 2 m. 50 du sol, où il y a également une foule de portraits fixés au mur ; et il me paraît que l'objet lancé tombe et rejaillit sur le tapis. Au coup, qui a attiré notre attention, succède le transport d'un morceau de carton sur le guéridon : c'est le portrait d'un frère défunt de Mme Maria.

*
* *

Ensuite le guéridon se meut et nous dit : « Allez-vous-en ! » Nous nous conformons tous sans hésiter au désir de l'invisible.

Résonnance métallique et formation de feuilles.

Nous rentrons dans la salle, et M. Baudolino, qui était resté jusqu'alors dans son bureau, se joint à nous. Nous nous tenons debout en cercle, vigilants et attentifs, et voilà que nous entendons un coup sonore d'un beau timbre ; il semble à l'auteur qu'un objet d'acier ait été lancé contre le mur et à la hauteur du parquet.

Au phénomène du coup succède un autre phénomène que je saisis sur le vif. A quelques décimètres au-dessus de la tête découverte de M. Baudolino, je vois apparaître en un seul point une petite masse claire, qui s'éparpille et descend en flocons de neige : ce sont des feuilles fraîches de rose. Je les ramasse, et Mme Maria, lorsque je les lui montre, remarque qu'elle n'a pas de roses de cette qualité.

*
* *

« Sortez d'ici », dit de nouveau le guéridon ; et l'on s'en va.

Jets, enlèvement et restitution d'objets.

A la demande de l'auteur, cette fois il n'y a que deux personnes à rentrer dans la salle ; Mlle Nilda et lui-même. Il donne alors les deux portraits à Mlle Nilda, en la priant d'en tenir un dans chaque main ; et pour qu'elle n'ait aucune crainte, il met un de ses bras sur ses épaules et l'encourage de la voix. Immédiatement nous remarquons de petits objets qui tombent devant nous, à 3 ou 4 mètres de distance ; et pendant que la jeune fille se tient immobile, voici que les deux portraits lui sont enlevés tout à coup. Épouvantée, elle se met à regarder autour d'elle et s'écrie : « On me les a pris ! » Un des portraits vole sur le guéridon, et l'autre a disparu : impossible de le trouver, malgré les recherches des autres personnes mêmes, qui étaient entrées peu à peu dans la salle, y compris l'oncle, qui inspecta bénévolement les poches de la jeune fille.

*
* *

« Allez-vous-en ; laissez Nilda toute seule ». A cette injonction typtologique, tous se retirent, et la jeune fille reste seule, à contre-cœur. La porte de la salle reste ouverte, soit parce que Mlle Nilda a peur, soit parce que les autres personnes veulent voir ce qui va se passer.

*
* *

En quelques minutes il arrive des choses étranges : le guéridon se déplace sans contact ; une fleur et des ciseaux sont projetés ; le portrait disparu est restitué, etc.

Mais l'auteur n'a rien vu de ses propres yeux ; il constate seulement le jet de la fleur et des ciseaux de la salle dans le vestibule qui la précède, et où se tiennent les autres assistants : la fleur s'abat sur un côté de la maîtresse de maison et les ciseaux tombent aux pieds de Mme Angelina. L'auteur peut suivre la fleur dans tout son trajet, et constater qu'elle était hors de la portée des mains de la jeune fille. Il doit ajouter que les objets ainsi projetés furent immédiatement ramassés, et que la jeune fille déclara que les ciseaux lui appartenaient et avaient mystérieusement disparu depuis quelques jours.

Empreintes.

Pour une dernière expérience, je fixe deux feuilles de papier, entièrement couvertes de noir de fumée, sous le guéridon, et je demande aux dames de placer toutes leurs mains sur ce meuble.

Je constate la présence de « Marguerite » ; je lui propose d'imprimer une de ses petites paumes sur le papier.

L'expérience ne réussit pas, mais un je ne sais quoi apparaît. Sur la première feuille je vois des traces blanches semblables à des racines ou à des nœuds.

..

Je propose de nouveau à « Marguerite » de recommencer l'épreuve, en lui suggérant de se couvrir la paume d'un voile éthéré, s'il lui répugne de toucher directement le noir de fumée.

Cela ne réussit pas ; mais cependant quelque chose se produit. Sur la seconde feuille je découvre des traces informes, comme de flocons ou de fils très tenus, au point même de faire supposer une solidification d'éther, — contrairement à d'autres cas où j'avais remarqué sur les mêmes traces des sillons dermatiques très nets et très significatifs.

Il est superflu de faire remarquer que les empreintes, comme tous les autres phénomènes de cette séance, se produisirent en pleine lumière, les mains des assistants reposant constamment sur le guéridon, en vue de tout le monde, et sans que cinq témoins aient pu découvrir sur ces mains la moindre trace noire.

La séance ne dura que de 9 heures du soir environ à 10 heures, et les phénomènes se déroulèrent au milieu de la parfaite harmonie des assistants.

Conclusion.

A part les attouchements de mains transcendentes, les faits de cette séance me paraissent beaucoup plus intéressants qu'une foule d'autres décrits précédemment. Celui qui étudie ces matières et qui m'aura lu avec attention pourra décider quel fait doit être classé dans l'animisme ou dans le spiritisme et quel autre doit être regardé comme incertain ou même rejeté.

(à suivre.)

Professeur FALCOMER.

SPIRITISME DE VIVANTS

L'intéressant récit qui va suivre a été communiqué à la Société des Études psychiques de Genève par M. Berthilliet, officier français en retraite à Gex. Le secrétaire de cette société en fit part au *Light* qui, tout en conservant fidèlement le sens du récit, l'a un peu résumé. C'est donc d'une traduction anglaise d'une lettre écrite primitivement en français que nous extrayons la narration suivante, qui, nécessairement, a perdu sa forme primitive, tout en conservant scrupuleusement le fond des idées. Les faits rapportés sont de l'année passée.

« Il y a quelques mois, écrit M. Berthilliet, je fis la connaissance d'une famille de sept personnes : un vieux monsieur de 82 ans, sa femme, leur fille veuve et ses enfants, dont l'une, une fillette de 13 ans, nommée Marthe était notre médium. Sans parler des phénomènes purement physiques obtenus, il arriva un soir que la chaise dont nous nous servions (car la table avait été brisée par un Esprit de caractère violent) nous donna le nom du vieux monsieur, qui était à Paris avec sa femme. Pendant son sommeil, son Esprit était venu voir Marthe, qu'il aimait particulièrement. On lui demanda s'il voulait nous dire comment il avait employé sa journée. Il répondit : « Oui, notaire. » On lui demanda s'il voulait dire qu'il avait été voir son homme d'affaires, il répondit : « Oui » — « A quelle heure ? » — « Dix » — « Avez-vous pris une voiture. » — « Non ».

« Il ajouta : « Adieu, mes chers enfants. » Je lui demandai s'il voudrait leur écrire le récit de cette visite quand il s'éveillerait, et il répondit : « Oui ».

« Le lendemain la femme de ce monsieur revint ici, le laissant à Paris. On lui demanda ce qui était arrivé la veille au soir, et elle nous dit que son mari s'était éveillé avant le jour, en disant qu'il voulait se lever tout de suite pour écrire à Marthe. Cette impression était si forte que sa femme eut quelque difficulté à le persuader de rester couché. Les faits rapportés à la séance étaient tous exacts. Le vieux monsieur était allé chez son notaire à dix heures en flânant le long des quais. Il se rappela parfaitement qu'il avait assisté en esprit à une séance.

« Le second fait concerne l'un de nous, M. G..., un magistrat. Il était allé en congé à Paris, pour se rendre compte de ses chances d'avancement. Nous n'avions reçu aucune nouvelle de lui depuis son départ, quand, un soir, à 11 heures, il vint en Esprit chez moi, pendant une séance, sans avoir été évoqué. En réponse à nos questions il nous dit qu'il avait été chez le Ministre et qu'il était « très mécontent » du résultat. Quelques jours après quand il fut de retour, je lui posai la même question et il me répondit : « Je suis très mécontent, car j'aurai à attendre ma promotion dix-huit mois, étant tout en queue de la liste. » Je lui montrai alors la minute de la séance. Il

s'en rappela vaguement et me dit qu'il avait cru avoir rêvé. Il n'avait vu que le médium, sa mère et moi, bien qu'il y eût là huit ou dix personnes présentes. Cela semble indiquer que, dans ces cas de « dégagement », l'Esprit ne voit que les personnes avec qui il est en sympathie ; les autres n'existent pas pour lui.

« Pendant environ deux mois après ces événements, la médiumnité de Marthe se développa grandement, et sous des formes variées. Ainsi, assise sur une chaise, les bras posés sur deux autres chaises, ces meubles donnaient des communications simultanées d'Esprits différents, pendant que Marthe causait avec les assistants. Elle développa aussi l'écriture automatique, et écrivit deux messages à la fois, un de chaque main, pendant que je tenais son attention fixée sur la lecture d'un article de journal, et que je lui faisais répéter chaque phrase après la lui avoir lue. Que ceux qui ne possèdent pas cette faculté d'écrire automatiquement essaient d'écrire dans ces conditions, je ne dis pas une page, ni une phrase, mais seulement un mot. Je les défie de le faire.

« Et maintenant, me demanderez-vous, où en sont vos expériences ? Hélas, Marthe n'a plus de « fluides », et notre cercle est brisé. Marthe a été malade et est encore anémique. Peut-être a-t-elle abusé de ses extraordinaires facultés, car elle s'en servait presque journellement. Elle allait à l'école des sœurs, et quand on apprit son pouvoir on la renvoya en toute hâte, car on entendait des coups mystérieux dans sa classe et les autres enfants étaient effrayées. »

DE L'IDÉE DE DIEU

RÉPONSE A M. G. BÉRA.

(voir *Revue de Décembre*)

— « Vous comprenez le Créateur
quand vous dites que vous ne le
comprenez pas. (*Védas*)

Dans un essai de cinq pages consacrées à vouloir démontrer la non-existence de Dieu (1) et dans lesquelles le scepticisme de Pyrrhon et le pessimisme de Schopenhauer se donnent la main, l'auteur, visiblement mécontent du sort qui lui est échu, trouve l'ordre des choses établi dans ce monde, détestable, et n'admet pas qu'une intelligence suprême ait présidé à une œuvre aussi mauvaise et aussi imparfaite que celle de la création.

Pour lui, Dieu, l'éternel, l'immuable, l'immatériel, l'unique, le Tout-puissant, le souverainement juste et bon, le parfait, celui que l'on dit la cause première de toutes choses n'a jamais existé. Il n'y a, prétend-il, ni esprit

(1) Ceci est faux. Je proteste énergiquement. J'ai dit seulement que l'idée de Dieu, et non Dieu, était une notion sans fixité.

G. BÉRA.

infini, ni créateur, ni création, ni même évolution dans le sens absolu du terme!...

Ce ne sont là que des chimères, des fictions enfantées par l'ignorance et la superstition; des mots qui ne sont que le leurre des imaginations mystiques... Mais, il y a mieux que tout cela. Son idéal, « la conception rationnelle, selon lui, de son être inconnu, c'est qu'il est l'âme de l'univers; qu'il vit avec lui, évolue avec lui et souffre avec lui. Partant, il ne saurait être le créateur tout-puissant, le Père bon et juste, l'intelligence infiniment parfaite dont l'enfance orgueilleuse de l'humanité (*sic*) nous a légué la conception. »

— Cela me paraît quelque peu obscur, et j'avoue, très humblement, que je ne comprends pas ce que l'auteur veut dire par ce mythe, l'âme de l'univers qui n'est ni le Père bon et juste, ni l'Intelligence infiniment parfaite; et je me demande quel rôle pourrait bien jouer, dans l'œuvre successive et continue de la création, cette puissance-âme qu'on a réduit ainsi à l'état de passivité absolue.

Mais, n'anticipons pas; poursuivons cette critique curieuse et voyons l'auteur se débattre dans son impuissance.

« Une chose doit nous frapper, dit-il, dans son exorde, et nous inviter à la défiance; c'est que la notion de Dieu a varié dans l'esprit des hommes avec la marche des siècles. »

— Nous ne contesterons pas la vérité de ce fait. Les peuples ont leur enfance comme les individus. Le polythéisme a été la première religion de l'espèce humaine sortant du berceau; ce fut la religion naturelle, sans règle et sans but, privée de la pensée qui seule en peut faire le mérite, celle de l'unité. Puis, d'autres religions ont succédé à la première, toutes marquant une étape dans le progrès de la civilisation et de la morale; mais n'inscrivant en rien l'idée de l'existence de Dieu dont on trouve des traces même chez les nations les plus barbares.

« Aujourd'hui », ajoute l'auteur, « nous sommes bien fiers parce que nous avons écarté la notion du Dieu anthropomorphe des anciens, que nous avons fait du nôtre un Dieu de bonté, de justice, invisible, infiniment puissant et parfait. Ne nous hâtons pas trop de nous vanter d'avoir trouvé Dieu! Toute la question est de savoir si nous ne poursuivons qu'un idéal, une magnifique illusion. »

— Nous engageons M. B. à lire et à méditer « le beau traité de l'existence de Dieu et de ses attributs, par Fénelon. Il y trouvera plus d'un enseignement sur la grandeur de ce mystère et y verra que Dieu n'est pas le rêve d'une ombre prolongée sur le néant.

D'ailleurs, le point capital à débattre n'est point celui qu'il prétend être. Le fond de la question se résume dans le dilemme discuté depuis le com-

mencement de la philosophie : l'existence des choses a-t-elle un but ou non ?

Et, c'est précisément parce que l'auteur n'a pas compris le côté réel sous lequel elle doit être envisagée qu'il s'est perdu dans une argumentation fausse, subversive de toute morale.

Mais, continuons. « Qu'on essaie », dit-il, en parlant de l'évolution, « de se rendre compte de la masse de siècles qu'il a fallu pour modifier les divers organes des animaux..... et que l'on dise si l'intelligence hésitante qui a présidé à ces innombrables tâtonnements peut être considérée comme consciente d'elle-même, de son œuvre, de son but. Il y a évidence d'une force interne et débile, et non d'une force extérieure et toute puissante. Et qu'on n'oublie pas que cette force débile a eu une éternité pour arriver au piètre résultat où nous sommes (*vic*). »

— Hélas ! vous avez sur les yeux un bandeau qui vous empêche de voir. Vous êtes dans l'ombre épaisse de la matière et la trop grande lumière éblouit votre esprit. N'avez-vous donc jamais arrêté vos regards sur cette voûte immense des cieux qui nous couvre, sur ces abîmes d'air et d'eau qui nous environnent, sur ces étoiles sans nombre qui brillent de mille feux dans les ténèbres de la nuit ? N'avez-vous jamais interrogé, loin des murmures confus des tourbes humaines qui s'agitent sur la terre, les voix de la nature qu'on entend toujours dans le silence des passions et des préjugés ? — Est-ce la matière inerte qui a créé toutes ces merveilles ? Est-ce elle qui a suspendu le globe de la terre que nous foulons aux pieds ? Est-ce elle qui en a posé les fondements ? — C'est ainsi que vivent la plupart des hommes !

« Tout leur présente Dieu et ils ne le voient nulle part. Il était dans le monde et le monde a été fait par lui ; et cependant, le monde ne l'a point connu. » — Mais vous, M. B., que je croyais un des nôtres et qui devriez porter haut le drapeau du spiritisme, ne craignez-vous donc pas que votre scepticisme ne donne le vertige à ces esprits faibles encore et hésitants, mais avides pourtant de vérité, et qui vous tendent la main pour les guider vers la lumière ? Ne vous souvenez-vous plus de ces belles paroles qui sont tracées en lettres ineffaçables, par le burin de l'histoire, sur le frontispice de notre temple, comme un témoignage vivant et éternel de l'œuvre grandiose et sublime de Dieu, comme une preuve irréfutable de son existence ?

« Tout effet a une cause, tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. »

— Ce n'est pas tout encore. Niant la puissance de l'être suprême, vous contestez aussi ses autres attributs moraux ; et en cela vous êtes logique et conséquent avec vous-même ; car, puisque vous n'admettez ni la sagesse, ni la puissance infinie de Dieu, vous ne pouvez, en vérité ! lui reconnaître de

la justice et de la bonté; ces deux attributs qui découlent immédiatement de la notion de l'être parfait et de l'idée du souverain bien, et qui sont la perfection de la volonté et de l'amour, comme la toute-puissance se confond avec la volonté dans un être infini.

— Mais, écoutez ce qu'en pensent les philosophes; Kant a dit : « c'est de la justice que se tire la preuve de son existence, sinon la seule légitime, une des plus fortes, la preuve morale. »

Et Clarke, le philosophe anglais, le disciple de Fénelon. — « il est aussi impossible et aussi contradictoire que Dieu agisse contre les lois de la vérité, de la bonté et de la justice, qu'il est impossible que sa puissance exécute des choses qui serviraient à l'anéantir. Ne pouvoir pas faire des choses qui ne sont pas l'objet de la puissance ne peut être censé un manque de puissance. »

Suivant Platon et Aristote, « la bonté de Dieu est, de tous les attributs, le plus élevé, celui qui résume le mieux la nature divine. C'est l'essence première de l'être souverainement parfait qui ne peut donner l'être à ses créatures sans vouloir qu'elles soient heureuses. — Dieu est avant tout le bien. Or, le bien réel, c'est la bonté et l'amour. »

— Vous parlerai-je maintenant de la question si troublante du mal qui n'a cessé depuis les temps les plus reculés d'occuper l'esprit de tous les philosophes et penseurs, anciens et modernes, et dont les adversaires de la Providence se sont emparés pour y puiser leurs principales objections? — Vous ferai-je la description de toutes les misères qui affligent la pauvre humanité; des luttes et des déceptions de toutes sortes qui l'attendent, dès son entrée dans la vie? — Nous savons tous, hélas! que le mal existe en ce monde sous une multitude de formes; et vous n'êtes pas, j'imagine, l'unique victime frappée par le sort. Ah! sondez tous les cœurs et vous n'en trouverez pas un qui ne porte les traces d'une plaie encore saignante!

Oui, riches et pauvres, grands et petits, tous doivent payer leur dette à la vie; car la loi est une et égale pour tous; et nul ne peut s'en affranchir: les uns plus tôt, les autres plus tard; dans ce monde ou dans un des mondes de l'espace. Nous sommes tous les enfants d'un même Père, tous égaux devant sa justice; ayant une origine commune, une égale destinée!

N'est-ce point de l'orgueil et de la témérité de la part de l'homme, créature chétive et bornée, d'oser méconnaître la sagesse, la bonté et la justice infinies de Dieu qui dispose du temps et de l'éternité, parce qu'il ne peut trouver d'explication à l'existence du mal? Et n'y a-t-il pas lieu de rappeler ici le mot célèbre de Bacon, « que peu de science éloigne de Dieu et que beaucoup de science y ramène? »

Que savons-nous de cet univers? Peu de chose, en vérité, et notre esprit se perd quand nous cherchons le rapport de la partie au tout. — « Il faut

draît juger les ouvrages de Dieu, dit Leibnitz, aussi sagement que Socrate jugea ceux d'Héraclite en disant : « Ce que j'en ai entendu me plaît, je crois que le reste ne me plairait pas moins, si je l'entendais. » — « L'objet de Dieu a quelque chose d'infini ; ses soins embrassent l'univers, ce que nous connaissons n'est rien, et nous voudrions mesurer sa bonté à notre connaissance ! » — Il est inutile, je pense, de continuer plus loin cette controverse sur un sujet dont l'évidence est si grande à mes yeux que la nier me paraît le comble de la folie et de l'aveuglement. — Jamais mortel n'eût pu dire : « Dieu n'est pas ! » sans sentir Dieu en lui, sans contenir une partie d'essence divine et infinie. — « En l'énonçant, ce verbe étant lui-même une émanation de l'infini, l'homme affirme l'infini absolu et cela par un mode qui est en même temps cause et effet, créant et créé, sans commencement, ni milieu, ni fin : Dieu enfin ! » —

Nous n'hésitons donc pas à proclamer l'existence d'un Être suprême, cause première et unique de toutes choses. — Quant à en expliquer l'origine, nul ne le peut. — Comment, en effet, comprendre l'immensité du tout dans ses parties ? L'éternité dans le temps ? L'immortabilité dans le changement ? — D'où est venu l'homme et où va-t-il ? Qu'est-ce que la matière et qu'est-ce que la pensée ? Autant de questions restées sans réponses. Tout ce que je sais, c'est que je suis ici et qu'avant moi, il y avait quelque chose ; il y avait la puissance qui produit les êtres. — Je sais aussi qu'il y a eu en moi deux principes dont l'un actif et qu'on est convenu d'appeler « esprit » et dont l'autre est inerte et se nomme « matière » ; que tous deux unis et séparés à la fois, sont indispensables, pour la constitution et le développement des êtres et des choses ; que ce qu'on nomme l'esprit — l'âme — est l'étincelle qui se manifeste par la pensée, par le mouvement ; c'est l'intuition, la science, la raison ; que le mouvement se montre à nous de mille manières diverses, que jamais il ne cesse et que jamais ne cesse la pensée.

Mais, si l'on me demande comment s'opère cette union, quel est le moyen d'action de ces deux agents et dans quel rapport il est établi, je répondrai que je l'ignore et que je crois pouvoir certifier que jamais personne n'a pu l'expliquer.

Il est un fait que la nature offre partout à nos méditations et que nul ne peut contester ; ce fait, c'est l'activité et c'est aussi l'intelligence qui se fait connaître en nous et hors de nous. Nous les voyons sous des milliers de formes et de degrés de développement ; depuis l'insecte grossier et le plus rudimentaire, jusqu'à l'homme. Mais, comment sont-elles venues ici et qu'est-ce qui les a produites ! Puisqu'elles y sont et que nul ne peut nier leur existence, elles n'ont pu naître que de la vie et de l'intelligence. — « *Nil in effectu quod non sit in causâ* — » ; et aucune hypothèse, aucune

théorie ne peut prouver le contraire. — Qu'on donne à la cause, auteur et principe de tout, le nom d'âme, d'esprit, d'être suprême, de Dieu..., une force vivante, intelligente et antécédente doit avoir existé pour tout ce qui est doué de vie et d'intelligence. — Quelle est cette cause, ce principe qui se manifeste par son action continuelle, qui fait qu'à chaque instant, ce qui n'était pas, soit ? Nous chercherions vainement à pénétrer ce mystère, car de l'infini nous n'avons pas la mesure ; et pensée, matière, temps, espace, mouvement, toutes ces expressions sont fausses quand on parle de Dieu : « Il est ce que nous ne savons pas, et il n'est rien de ce que nous savons. » —

« Nous concluons donc, avec Descartes, qu'il n'est aucune objection qui puisse ébranler en rien des vérités aussi solidement établies que celles de l'existence de Dieu et de ses attributs. Et alors même que nous ne pourrions trouver une explication de l'existence du mal, capable de satisfaire de tous points la raison, ce ne serait pas un motif pour méconnaître la sagesse, la bonté et la justice de Dieu dont l'homme ne pourra jamais pénétrer qu'imparfaitement les desseins. N'est-il pas plus conforme au sentiment de notre faiblesse et à l'idée que nous avons de l'être parfait de penser qu'il y a une raison dernière que Dieu sait et qui nous échappe ? Nous connaissons *a priori* l'existence de Dieu, sa bonté et sa justice ; nous devons donc affirmer aussi *a priori*, que tout doit se concilier avec ses attributs, et si quelque chose nous choque dans le plan du monde actuel, nous reposer avec confiance sur Dieu lui-même [du soin de faire rentrer le mal dans un bien supérieur à celui qui aurait existé sans le mal.] » — Nier la Providence et dire que le Créateur abandonne au hasard l'œuvre de sa toute-puissance, c'est nier sa sagesse et sa bonté ; c'est ne pas comprendre la création ; c'est croire à la stupide divinité dont nous venons de briser l'autel.

« Conscience universelle, intelligence sans bornes, activité éternelle, justice absolue, amour infini, je T'affirme !

— Mon cœur te sent, ma raison te conçoit ; il y a en moi quelque chose d'infini que tu appelles, et qui s'élance... Pour te trouver, j'ai l'éternité devant mon être... »

Et je m'écrie avec notre immortel Lamartine :

Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther, l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés !
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré de la mort, du chaos, des ténèbres,

Seul, je serais debout ! Seul, malgré mon effroi
 Être infailible et bon, j'espèrerais en toi !
 Et certain du retour de l'éternelle Aurore,
 Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore !

Prof. C. MOUTONNIER.

Nice, le 22 décembre 1902.

Nous avons reçu de nos correspondants un certain nombre d'articles sur « l'Idée de Dieu ». Nous ne publierons que ceux dont les critiques n'ont pas un caractère trop personnel. Les autres, tous très intéressants, seront insérés dans les revues suivantes ; les auteurs de ces articles comprendront que nous ne pouvons consacrer sur ce même sujet, qu'un certain nombre de pages chaque mois.

CORRESPONDANCE

J'ai lu avec grand intérêt la réponse de M. L. Denis à mon article sur « l'Idée de Dieu » mais je ne suis pas convaincu par le charme de sa poésie.

Quant à son nom M. Léon Denis ne doit pas s'étonner qu'il ait été prononcé. En acceptant la présidence d'une réunion publique, il en acceptait les conséquences : la discussion de ses actes de président par la Presse. Cette discussion aurait eu lieu plus tôt, n'eût été le retard extraordinaire apporté à la publication du compte rendu officiel du Congrès spirite de 1900.

Je maintiens mon avis, et je ne suis pas le seul. Peu importe que M. Léon Denis ait eu, ou non, l'initiative de l'établissement de l'ordre du jour. Le Congrès a eu le plus grand tort de se constituer en concile œcuménique, de voter des dogmes, de faire pression sur la conscience spirite, et de provoquer ainsi la possibilité de dissensions et de schismes. Beaucoup de spirites croiront maintenant que quiconque n'adhère pas aux conclusions de ce vote doit être l'objet de l'ostracisme et de l'excommunication de ses frères. Aucune minorité, que dis-je, aucune majorité n'a un tel pouvoir. Personne n'a le droit de prononcer ce que l'on doit croire, ou ne pas croire, pour se dire spirite — à la réserve d'admettre la possibilité de la survie et des relations avec un monde ultrasensoriel.

M. J. C. Chaigneau, que tous les spirites connaissent, a soutenu avant moi, avec son grand talent, et fort longuement, ces mêmes idées dès 1900, au moment des fameux votes du Congrès, et je ne sache pas qu'aucune spirite ait protesté. Je renvoie donc les lecteurs de la *Revue*, qui voudraient être documentés sur la question, aux n^{os} 4, 5, 6 et 7 de l'*Humanité intégrale*. J'en publierai des extraits si on en manifeste le désir, mais je ne voudrais pas allonger ce débat. J'aurais trop à dire.

G. BÉRA.

P.-S. — Mêmes observations pour l'article du prof. Moutonnier. G. B.

THEORIES DU SURNATUREL

Si loin qu'aient été poussées les investigations de la science et de la pensée sur la partie morale et religieuse de l'homme, on n'a pu obtenir encore de preuve absolue de l'existence de l'âme et de sa survivance après la mort, en dehors des apparitions surnaturelles ou des phénomènes spirites toujours contestés et dont le contrôle n'est pas à la portée de tous. Cependant, pour établir un fait si important, on trouve partout des arguments de toutes sortes, des lumières qui se croisent, se réunissent, se multiplient pour éclairer tous les chemins qui conduisent l'esprit au même but, à la même conclusion. Essayons à notre tour de chercher les preuves de l'existence de l'âme et de son immortalité, non dans le bagage scientifique, mais dans les déductions les plus élémentaires des lois de la création qui régissent le monde.

Examinons d'abord quel est l'instinct de tous les êtres, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; car l'instinct est la première manifestation de la vie ; c'est le germe qui nous a donné naissance et dont nous gardons l'empreinte tenace, parfois jusqu'à notre dernier soupir. En outre de l'instinct individuel, il existe même un instinct particulier, propre à chaque race, à chaque famille, parmi les animaux comme parmi les humains : c'est la caractéristique de leur espèce, c'est le sceau de leur origine. Cet instinct si remarquable se conserve surtout dans la race animale dont il est parfois le seul apanage. L'homme, à mesure qu'il avance vers la civilisation, c'est-à-dire vers une connaissance plus étendue et plus perfectionnée de l'univers, tend à s'éloigner du sentiment instinctif, surtout lorsqu'il possède assez de force et de puissance sur lui-même pour s'y soustraire. Mais toujours, dans chaque vie humaine, l'instinct a sa part ; il revêt mille formes rusées et insidieuses pour nous dominer ; c'est une loi à laquelle on n'échappe guère ; c'est un fait invisible et pourtant indéniable qui donne la clé de bien des énigmes, beaucoup mieux que l'inconscience ou la fatalité.

L'universalité de l'instinct ne pouvant être niée, cherchons maintenant s'il en est une sorte qui soit commune à toute l'humanité ; cherchons une impulsion instinctive partagée par tous nos semblables, en remontant aux origines les plus reculées du monde, et qui soit la marque vivante imprimée par le Créateur sur sa créature, l'étincelle destinée à la guider vers le principe de sa grandeur et de son immortalité, et, en même temps, la preuve absolue de la vérité que nous voulons élucider. Donc, si nous cherchons cet instinct, cette croyance universelle et spontanée, indépendante, pour ainsi dire, des conceptions humaines et relevant à

coup sûr d'une inspiration supérieure, si nous cherchons, que trouvons-nous ? Nous trouvons la croyance à l'âme et à sa survie. A travers les obscurités les plus épaisses des premiers âges connus, cette flamme a brillé, ils l'ont nommée : Agni ; nous pouvons en suivre la trace à travers l'antiquité jusqu'à nous et en noter toutes les ondulations géniales ou animales. Car, la gémulation inconsciente du sauvage en face du soleil et le geste admirable du plus civilisé des hommes, relevant avec adoration son front vers le ciel, procèdent d'un seul et même principe ; c'est l'instinct qui découvre l'existence de l'âme et la pousse à travers tous les systèmes de philosophie et de religion vers ses mystérieuses destinées.

L'instinct est ainsi le premier jalon sur lequel nous pouvons nous appuyer dans la recherche de l'âme, mais si toutes les âmes tendent par cet instinct primitif vers un idéal immortel, elles s'en approchent ou s'en écartent selon l'essor différent qu'elles donnent à leurs facultés.

De même que les attributs de l'intelligence sont aussi dissemblables que les traits du visage, de même les inclinations de l'âme sont absolument diverses chez les individus ; elles subissent, comme tout l'appareil moral, les influences du milieu où elles évoluent et se modifient de toutes manières.

C'est ainsi que, par une déviation du système moral — trop fréquente à notre époque, l'âme est vide de sens pour le matérialiste, pour l'homme qui ne croit qu'à ce qu'il touche et à ce qu'il voit. Et nous entrons ici dans le refoulement de l'instinct combattu par le raisonnement algébrique, c'est-à-dire systématique et purement cérébral.

Les matérialistes qui nient l'âme croient pourtant à l'intelligence et à son fonctionnement par le cerveau. Est-ce donc cette matière grise qui tombe sous leur scalpel dans une analyse cérébrale qui suffit à expliquer tous les prodiges enfantés par l'intelligence ?... Il est certain que cette faculté admirable qui existe, à des degrés divers chez tous les êtres, a pour siège central le cerveau et tous les grands courants nerveux par lesquels notre être tout entier s'en alimente ; mais si les manifestations de l'intelligence sont admirables, celles de l'âme, dans l'ensemble des vertus publiques et privées où elles se sont ouvert un si vaste champ, sont au moins aussi éclatantes et aussi irréfutables et leur essence n'est ni plus mystérieuse, ni plus incompréhensible. L'âme domine les tendances matérielles de notre corps ; elle les subjugue jusqu'au dévouement, jusqu'à l'héroïsme ; elle est en nous comme Dieu est partout dans l'univers sans que sa présence se voie nulle part.

Mais, chez les matérialistes, l'obscurité a remplacé la lumière et les habitudes matérielles sont arrivées à envahir si complètement certaines natures qu'elles parviennent à y étouffer l'âme, comme l'ivraie étouffe le bon grain.

Alors, ces hommes nient l'âme comme des aveugles qui nieraient la lumière, et furieux que d'autres en jouissent et découvrent de merveilleux horizons, voudraient, dans leur rage et leur jalousie, arracher les yeux à tout le genre humain.

Raisonnons au point de vue du matérialisme exclusif pour élargir encore le débat. Pourquoi donc, si nous ne sommes qu'un bloc de matière organisée, sommes-nous tellement supérieurs aux animaux?... Ces derniers n'ont-ils pas les mêmes attributs matériels que l'homme ; n'ont-ils pas aussi un cerveau, un cœur, des poumons, tous les sens nécessaires à la vie ? Comme nous, ils peuvent imprimer un cachet de personnalité à leurs faits et gestes, ils peuvent manifester leurs impressions dans le langage qui leur est propre : joie ou douleur, amour ou haine ; souvent leur vive intelligence les rend dignes de devenir nos amis et leur fidélité nous console de bien des défections humaines. Les animaux sont donc très aptes à nous ressembler dans toutes nos fonctions naturelles, ils sont très près de nous. Pourquoi donc sommes-nous si au-dessus d'eux, que non contents de les avoir subjugués, nous étendons notre domination sur le monde entier dont nous avons fait notre conquête. A côté des merveilles de la nature, œuvre du créateur universel, ces merveilles enfantées par le génie humain forment une création aussi magnifique et transcendante que la première ; dans l'universalité des mondes, dans toutes les branches des sciences et des arts, apparaît le prestige de notre double moral. Toutes ces inventions et découvertes qu'on ne compte plus, tous ces prodiges de charité et de dévouement qui ne peuvent s'expliquer, toutes ces vertus, toutes ces grandeurs sont le patrimoine exclusif de l'homme et non de l'animal, parce qu'au-dessus des ressources organiques et instinctives, il possède les lumières d'une âme qui le place au-dessus de tous les êtres vivants, et le fait participer à la puissance infinie.

Donc instinct, raison, manifestations sublimes, tout aboutit à cette révélation de l'âme immortelle dont nous avons trouvé les preuves là où elles sont inscrites en caractères divins que chaque langage humain peut traduire.

L'œuvre de cette puissance supérieure dont l'âme est le reflet plus ou moins fidèle ne peut s'éteindre avec le corps ; elle se poursuit à travers le temps, à travers les mondes chargés de la transformer jusqu'à son perfectionnement ; elle s'élance à travers le corps au devant de nouveaux horizons plus lumineux ; elle poursuit sa route souvent entravée par les obstacles ou les défaillances charnelles ; elle gravite autour du soleil de vérité, noyau et centre de l'univers ; elle marche parfois à tâtons, à reculons dans la voie que Dieu lui a tracée (les planètes ont aussi leurs chemins), mais elle ne s'arrête jamais, elle monte sans cesse. L'âme est une flamme qui ne doit

jamais s'éteindre tant que, par un dernier instinct qui ne peut lui manquer, elle ait enfin trouvé le lieu de son bonheur et de son repos, le centre de ses affections véritables. Au milieu de tous ceux qui l'auront aimée, de concert avec eux, elle aidera à son tour les pauvres âmes en peine à trouver leur route dans l'obscurité, et le bonheur de cette fraternité céleste sera la plus belle récompense de ses luttes et de ses efforts.

CONSOLATION.

A L'AUTEUR DE ZONE-FRONTIÈRE

Allan Kardec, dans un de ces éclairs de génie qui font franchir toutes les frontières et toutes les zones, a découvert la communication entre les mondes, et l'a prouvée d'une manière simple et grande.

Il nous a offert un beau fruit dans toute sa saveur, en laissant à ses successeurs le devoir de planter l'arbre de science qui produira de pareils fruits et dont les racines s'étendront par la terre entière.

Ne prononçons qu'avec respect le nom du grand missionnaire qui est venu donner aux hommes la clé du bonheur par la solidarité universelle et la connaissance de l'immuable loi du progrès pour tous.

Des hommes jeunes, épris de vérités, s'unissent aujourd'hui pour affermir l'œuvre d'Allan Kardec par la base.

Glorifions ces vaillants pionniers. Choisissons-les entre ceux qui dédaignent les vaines gloires, les vains honneurs, les intérêts mesquins ; entre ceux qui s'affranchissent des préjugés, de la superstition, des dogmes religieux, des conventions, des routines de la science.

Différentes sont les lois de notre monde d'avec celles des mondes multiples et d'une diversité infinie de l'au-delà. Ne pas le reconnaître serait enfantin.

Savants ! sachez devenir de simples écoliers : n'asservissez pas le profond inconnu aux connaissances, aux lois de votre planète encore en enfance. Ce serait vous attarder indéfiniment dans des sentiers perdus.

M. M. Sage, l'auteur de la *Zone-frontière*, nous semble tout désigné pour prendre une large part au noble travail qui rendra l'humanité plus heureuse étant mieux éclairée.

Son nom est de bon augure.

Nous lui envoyons nos souhaits.

RUFINA NOEGGERATH.

UNE CONQUETE

Il y a quelques années, lors d'un voyage en Allemagne, j'avais inutilement tenté d'appeler au spiritisme une jeune fille allemande, Mlle T..., d'une belle intelligence, mais s'arrêtant aux limites de ce qu'elle appelait « les lois naturelles », les seules que la science pût reconnaître.

J'avais jugé imprenable sa forteresse trop fermée quand, pendant mon dernier voyage en Allemagne, j'appris que des phénomènes réels l'avaient convaincue et que le *surnaturel*, suivant elle, était entré par le *fait* dans le domaine de la réalité.

Elle s'était mise un soir à sa fenêtre pour contempler la forêt qui s'étendait à perte de vue devant ses yeux. Elle entendit trois cris d'oiseau. Elle n'y prit point trop garde mais une voix inconnue lui dit très distinctement : — « Souviens-toi de ce que je te dis. Il y aura une mort le 24 du mois prochain ».

Elle se retourna vivement et chercha, mais en vain, qui avait pu prononcer ces paroles. Les trois cris d'oiseau se répétèrent et la même voix se fit entendre.

La prophétie se réalisa au jour même. Ce fut son père qu'elle adorait que la mort lui enleva. Il se trouvait dans un parfait état de santé au moment de la prédiction. Il fut atteint du mal qui l'emporta en peu de jours.

La jeune fille, n'étant point spirite, en éprouva une grande irritation. Dans un sentiment de révolte contre l'acte barbare qui lui enlevait à elle, si jeune le père tant aimé, dont la direction lui était si nécessaire encore, elle s'écria :

— Je veux savoir pourquoi cette injustice du sort... pourquoi... pourquoi!...

Un rayon de lumière se projeta dans sa chambre et, dans cette lumière, apparut une forme humaine, toute blanche, qui lui dit, de la voix de son père :

— L'amour est tout puissant. Le revoir est sa loi. Ceux qui s'aiment se retrouvent.

Voilà de ces phénomènes qui ne s'obtiennent point dans les laboratoires où l'unique préoccupation est de saisir, mesurer, peser l'esprit...

On cherchera vainement à assujettir le spiritisme aux lois, aux contrôles connus de cette planète.

Le spiritisme commence où la science de la terre finit :

L'amour est le plus grand des savants.

PREUVE D'IDENTITÉ

Le Light du 8 novembre contient un récit qui nous paraît mériter la peine d'être traduit, en raison de la prudence apportée par son auteur à l'observation des phénomènes, qui n'ont entraîné sa conviction qu'après neuf années d'expériences et de preuves confirmées.

« Je suis heureux, écrit-il, de vous informer qu'enfin, après m'être livré à l'investigation du Spiritisme pendant neuf années, j'ai acquis la conviction inébranlable de la vérité que l'esprit existe après la mort du corps. Pendant mes recherches, j'ai eu beaucoup de preuves remarquables d'une force « étrangère », et bien des cas d'identité ; mais suivant ma façon de raisonner rigoureuse, ces preuves n'étaient pas « concluantes ». Heureusement, ma femme devint médium à trance, clairvoyante et clairsuivante, et c'est par elle que j'ai reçu la preuve décisive de la continuation de la vie après la mort.

Un soir, il y a peu de temps, ma femme fut contrôlée par un médecin, qui dit s'appeler Dr G. Il me donna tous les détails sur sa mort, le jour, le lieu, etc. Il me dit aussi où je pourrais aller pour vérifier ses dires. Le lendemain, j'allai à l'adresse qu'il m'avait donnée, et, à ma grande surprise, je trouvai que tout était exact. Quand ma femme est contrôlée elle est absolument inconsciente. Dès que le contrôle lui eut permis de rentrer dans son état normal, je la questionnai minutieusement, pour savoir si elle avait connu ce médecin de son vivant, et sur tous les autres détails, mais elle répondit à tout négativement.

Bien qu'elle fût ma femme je la questionnai de telle manière que, certainement, elle se fût coupée, si elle avait eu la moindre connaissance des renseignements qu'elle m'avait donnés ; mais j'étais décidé à avoir la vérité, et je me convainquis qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce médecin.

Peu de jours après, le médecin contrôla de nouveau ma femme, et, entre autres choses, me dit : « Eh bien ! après votre sévère interrogatoire, vous êtes convaincu que votre femme ne m'a pas connu ; à présent, je vais vous apprendre que le Dr D., l'ancien aide du Dr A, possède une de mes photographies que je lui ai donnée il y a quelque temps. Allez le voir, ou écrivez-lui, pour lui demander de vous la prêter. Je pense qu'il le fera. Conservez-la ne la montrez pas à votre femme et, en temps propice, placez-la au milieu de beaucoup d'autres, et demandez à votre femme si elle peut vous indiquer mon portrait ».

J'écrivis donc au Dr D. Je reçus immédiatement sa réponse dans laquelle il me disait qu'il possédait la photographie et qu'il allait me l'envoyer. Avec la lettre suivante du Dr D. je reçus le pli contenant la photographie et je ne l'ouvris pas avant d'être arrivé à mon bureau. Je donnai cette photographie à un de mes amis pour m'en faire une épreuve, en lui recommandant de en

pas s'en dessaisir, et nous convinmes de vérifier si ma femme pourrait la reconnaître. Mon ami suivit exactement mes instructions, et apporta chez moi son propre album de photographies, qui en contient de cent à cent cinquante. Quand il arriva, un autre de mes amis était chez moi, et nous nous trouvâmes donc quatre personnes dans mon salon. Je demandai à ma femme de se retirer, ce qu'elle fit, et ayant fermé la porte derrière elle, nous ouvrimus l'album, nous en retirâmes une photographie, et nous mîmes à la place le portrait du D^r G.; nous fermâmes l'album, nous le placâmes sur un bahut, et je fis revenir ma femme.

Mon ami avait mis dans sa poche la photographie retirée de l'album. Ma femme comprit ce qu'elle avait à faire, prit l'album, regarda rapidement quelques photographies, posa le doigt sur l'une d'elles, jeta un coup d'œil rapide sur tout le reste, et s'écria : « Voici le D^r G. J'avais pensé que vous en aviez peut-être deux portraits, et c'est pourquoi j'ai parcouru tout l'album avant de parler. » C'était bien la photographie du D^r G., et ma femme n'avait pas montré la moindre hésitation, le feuilletage de l'album n'ayant pas pris deux minutes.

Ma femme m'avait assuré qu'un de mes « guides » avait l'habitude de lui apparaître avant mon retour à la maison, et mon ami et moi nous décidâmes de nous en assurer. Un soir je sortis, laissant ma femme sous l'impression que j'allais rentrer bientôt, ce que je ne voulais pas faire. Je fis la rencontre de mon ami, et après quelque temps nous reprîmes le chemin de la maison. Quand nous fûmes arrivés à une trentaine de mètres de la porte, nous avançâmes sans nous presser, et arrivés à la porte nous attendîmes à peu près cinq secondes, lorsque ma femme l'ouvrit. Mon ami lui dit : « Vous venez prendre le frais, Mme Graham ? » Elle répondit : « Oh ! non. « Toby » m'a dit que vous étiez tous deux à la porte, et m'a demandé de vous ouvrir. » Toby est le guide en question.

Peu de jours après, je sortis comme pour aller sur « le South Shore », mais en réalité j'allai au magasin de mon ami, dans la direction opposée. Quand je fus arrivé, je dis à mon ami : « Nous allons avoir une autre preuve ce soir. » Nous allâmes dans l'arrière-boutique et à 7 h. 23, je dis : « Toby, va trouver ma femme, et dis-lui de venir au magasin de M. O. Je désire qu'elle vienne. »

Nous attendîmes avec anxiété jusqu'à 8 heures, heure où mon ami ferme son magasin, mais ma femme ne venait pas. J'accompagnai mon ami à son départ, et nous avions fait une centaine de pas, quand à notre étonnement, nous rencontrâmes ma femme qui venait au magasin.

Nous lui dîmes : « Où allez-vous ? » « Toby est venu, répondit-elle, et m'a dit d'aller au magasin de M. O., qu'on m'y demandait. »

Pour moi, ces preuves sont convaincantes, et je peux donner des détails plus complets, si on le désire ; mais, peut-être, ce simple récit des faits suffira-t-il à encourager d'autres personnes à faire des recherches.

WILLIAM GRAHAM.

L'IDÉE DE DIEU

L'article du mois de décembre de M. G. Béra aura eu, en plus de l'intérêt que nous avons eu à le lire, celui de nous procurer une première réponse de M. Léon Denis qui, nous l'espérons, sera suivie de plusieurs autres, tant le style comme la parole du brillant orateur spirite est un régal pour tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre ou celui de le lire.

Cette polémique toute courtoise et je l'espère toute fraternelle, m'a suggéré quelques réflexions que je demande la permission d'émettre aux nombreux lecteurs de la Revue, qui plusieurs fois déjà a bien voulu m'offrir l'hospitalité.

L'idée de Dieu est inhérente à la nature humaine ; depuis les temps les plus reculés toujours l'homme a cru à une puissance directrice de l'univers ; quelles que soient les conceptions qu'il se fit de cet univers ; ce n'est qu'avec l'apparition des études de sciences exactes que le matérialisme s'est développé, mais ce matérialisme dû à une science incomplète et basée uniquement sur les seules données physiques tend déjà à disparaître ; et si Dieu ne peut pas être prouvé sur notre plan physique actuel, la certitude d'une intelligence rectrice de l'Univers ou plus clairement d'une loi absolue régissant cet univers, commence à se faire jour dans l'esprit de certains hommes de science.

La découverte du quatrième état de la matière a donné à réfléchir à plus d'un matérialiste et plus d'un savant s'est demandé si d'autres états plus subtils n'existaient pas. Donc des savants ou des hommes réputés tels ont, par des moyens scientifiques, démontré ce que les occultistes savent depuis longtemps, c'est-à-dire qu'au dessus des trois états, solide, liquide, gazeux, quatre autres états existent dont un, l'état éthérique, leur est actuellement connu.

Ainsi à mesure que la science avance le matérialisme recule ; et qui nous dit qu'un jour, lorsque le septième état de la matière nous sera connu, comme l'est le quatrième aujourd'hui, qui nous dit qu'à ce moment là, la compréhension de Dieu, c'est-à-dire de la loi de l'absolu, ne sera pas possible à ceux des êtres arrivés à ce degré de leur évolution. A ce moment ils s'apercevront sans doute qu'ils ne font qu'un avec ce Dieu, cette loi, cet absolu dont ils sont émanés et où ils sont revenus après leur évolution à travers des incarnations de plus en plus parfaites.

Dieu ! mais ne le cherchons donc pas si loin et pour le trouver descendons simplement en nous-même, car nous ne devons faire qu'un avec lui.

E. LEBEL.

Je partage la manière de voir de M. Lebel, est puisque nous ne faisons qu'un avec Dieu, et que nous sommes, certes, imparfaits, Dieu est donc aussi imparfait.

G. BÉRA.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS

Dans l'Ouest et le Sud-Ouest.

Fondation de l'Union spiritualiste nantaise et de la Fédération spirite du Sud-Ouest.

M. Léon Denis vient de faire en novembre et décembre une tournée de conférences dans la partie ouest de la France, depuis Lorient jusqu'à Pau. Partout le public est accouru en foule pour entendre traiter la question des phénomènes spirites qui attire de plus en plus et passionne l'attention.

Voici quelques extraits des journaux politiques :

Le Petit Phare de Nantes, 11 novembre, dans un leading article signé Roger Girod, dit ceci :

« M. L. Denis nous a donné, sur le spiritisme, deux conférences également intéressantes, également troublantes ».

Suit une longue analyse. Puis il conclut en ces termes :

« Il ne convient pas de nier. Il faut écouter, méditer, examiner. Et si ces théories sur la survivance et la destinée humaine ne sont qu'imaginaires, elles n'en sont pas moins si morales qu'il convient de les tenir pour vraies et de s'efforcer de faire ici-bas son devoir, de s'améliorer sans cesse ».

Le Populaire de Nantes, 11 novembre.

« Une deuxième conférence donnée par M. L. Denis, à la salle des Sociétés savantes, n'avait pas attiré moins de monde que la première. Dans un langage élevé, avec une éloquence convaincue, il a parlé de la réincarnation des âmes et des différentes vies successives de l'être. Ce sujet intéressant a été traité d'une façon tout à fait remarquable et, à l'appui, M. Léon Denis a cité des faits vraiment curieux... »

« Il a été très applaudi ».

Le Républicain de l'Ouest :

« M. L. Denis est un orateur de premier ordre. Lorsqu'on parle comme il l'a fait, deux heures consécutives, sur une question aussi subtile, devant un auditoire aussi nombreux, toujours attentif et ne manifestant pas, jusqu'à la dernière minute, le plus léger signe de fatigue ou d'impatience, il faut être doué d'un rare talent.

« M. L. Denis est plus qu'un spirite convaincu ; c'est un apôtre animé d'un ardent prosélytisme.

« Il fut chaleureusement applaudi et c'est justice ; le scepticisme de bien des incrédules, et non des moindres, venus là en curieux, fut sérieusement ébranlé, etc... »

..*

Après les deux conférences de Nantes, une assemblée de spiritualistes nantais, au nombre de 200 environ, a eu lieu, le 11 novembre, salle Turcand,

sous la présidence de M. Ferré, ingénieur en chef des constructions navales aux chantiers de la Loire.

M. Léon Denis y parla des progrès de notre cause, de la nécessité de nous organiser, et des grands exemples qui nous viennent de l'étranger. Après quelques échanges de vue, l'Union fut votée à l'unanimité et un comité provisoire fut élu avec M. Ferré pour président, MM. le Dr Chauvet et Jamouillet, Vice-Présidents, Mme Moreau-Orieux, secrétaire. D'après les dernières nouvelles, l'Union nantaise fonctionne régulièrement et a déjà organisé des séances hebdomadaires d'instruction. Le local social est rue Mercœur, 15.

..

La France, de Bordeaux et du Sud-Ouest, du 20 novembre :

« M. L. Denis a fait lundi soir, en présence d'un public qui garnissait au complet la vaste salle de l'Athénée, une conférence sur le spiritisme et traité avec supériorité ces délicates questions psychiques qui intéressent à un si haut point certains esprits chercheurs.

« M. L. Denis a été naturellement amené à parler de l'au-delà et de la survivance des individus par delà l'horizon de la vie présente...

« Il a traité la question avec délicatesse et talent. Le langage aussi scientifiquement précis que chatoyant que le conférencier a employé a rendu doublement attachant, pour un public de choix, où les dames étaient en nombre, le sujet spiritualiste qu'il nous a été donné d'entendre. »

« *La France*. Bordeaux, 24 novembre :

« Devant une assistance nombreuse, M. L. Denis a fait, dimanche, salle de l'Athénée, une deuxième conférence sur un sujet où il n'est pas sans éloquence : la théorie des vies successives, phénomènes psychiques. Il a intéressé deux heures durant ses auditeurs par une série d'exemples frappants... »

Echo du Lot-et-Garonne, Agen, 30 novembre.

« M. L. Denis a traité, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, devant un auditoire d'élite, avec une remarquable maîtrise, le sujet si passionnant, si profond, qu'il avait annoncé : *Le problème de la vie humaine* ».

« Le développement de sa thèse sur la vie future et la transmigration des âmes a véritablement fait tressaillir d'émotion vraie ceux — et ils étaient nombreux — qui ont eu la bonne fortune et l'heureuse inspiration de se rendre à l'aimable invitation de M. G. Thomas qui présidait la conférence ».

La Dépêche de Toulouse, 14 novembre :

« M. L. Denis vient de traiter, en deux soirées mémorables, dans l'amphithéâtre de l'ancienne Faculté des Lettres, la question du spiritisme, dont il est un des adeptes les plus convaincus.

« C'est devant une salle bondée et des mieux composées que le très distingué conférencier a pris la parole à deux reprises différentes. Nous nous faisons un plaisir de constater qu'il a fort bien parlé, qu'il a fait preuve,

dans sa discussion — les conférences étaient contradictoires — de beaucoup de méthode et d'habileté et qu'il a, en un mot, remporté un très réel succès d'estime. »

Après quelques restrictions l'article conclut ainsi :

« Cela ne nous empêche pas d'ailleurs d'admirer sa conviction et de louer, une fois de plus, sans réserves, la forme brillante sous laquelle il nous a exposé ses idées ».

L'Indépendant des Basses-Pyrénées, des 10 et 14 novembre constate le grand succès obtenu par les deux conférences faites par M. L. Denis dans la grande salle des Fêtes du Palais d'hiver, à Pau, devant un public considérable et très attentif. Il donne une analyse des sujets traités qui emplit cinq colonnes.

..

« L'auditoire, dit-il, a beaucoup applaudi ».

Le dimanche 21 décembre, dans une des salles de l'Athénée de Bordeaux, après un discours de M. Léon Denis, et plusieurs allocutions de MM. le colonel Emery, G. Thomas, délégué d'Agen, Cadaux, délégué de Toulouse, etc., une centaine de délégués, venus de tous les points de la région, ont voté la fondation de la Fédération spirite du Sud-Ouest.

Un comité de 30 membres a été élu. Celui-ci a aussitôt constitué son bureau : Président d'honneur, M. Georges Thomas, Président effectif, colonel Emery ; Vice-Présidents : Cadaux, Mme Agullana, Mme Caron ; Secrétaire-général M. Brustis, Trésorier, M. Charbonnel.

CONFÉRENCE SPIRITE A KIEF (RUSSIE)

Un de nos abonnés de Russie nous écrit que, dans la sainte ville de Kieff, le premier cahier d'un ouvrage sur le spiritisme, intitulé « Le Spirite », vient de paraître, rédigé et édité par M. Privat Docent, professeur à l'Université de Saint Valdemar de Kieff.

Ce professeur a fait aussi une conférence publique sur le spiritisme, avec expérimentation typtologique, à l'aide de quelques médiums. Il se propose de donner une seconde conférence sur le même sujet.

C'est la première fois que la question spirite est soulevée publiquement à Kieff. Espérons que le dévouement de notre F. E. C. portera des fruits.

PRESSSENTIMENT DU COMTE BONMARTINI

A Bologne, le 2 septembre dernier, on avait trouvé assassiné, dans son palais, le comte Bonmartini, gendre du professeur Murri et l'on avait cru, tout d'abord, que le vol avait été le mobile du crime. Quinze jours après l'assassinat les autorités italiennes apprirent que le comte fut assassiné par

son beau frère Fullio Murri et la comtesse Bonmartini. Le journal *Avenire d'Italia* de Bologne prétend que le comte a été assassiné pour permettre à sa veuve de bénéficier d'un douaire de 80.000 francs et de contracter un second mariage. L'enquête n'est pas encore terminée, mais la comtesse Bonmartini et son frère Fullio furent emprisonnés. Dès le commencement de l'enquête la famille Murri a cherché à représenter la victime, le comte Bonmartini, comme un débauché et un tyran. A ce propos, journaux et magistrature procédèrent à une large enquête auprès des amis intimes du comte, et tous témoignèrent de sa moralité, de sa conduite irréprochable, de sa grande bonté et de son amour pour sa femme et ses enfants, qu'il adorait. D'après le journal *Avenire d'Italia*, le comte avait pressenti depuis longtemps sa mort tragique. Le 27 juillet dernier, il se trouvait à Padoue avec un prêtre de ses amis. Ce dernier, le voyant triste et abattu, lui demanda le sujet de sa tristesse et de ses préoccupations. Le comte finit par lui dire : « Je mène une vie la plus malheureuse du monde... Je me sens menacé de tous côtés... Je mourrai d'une mort violente... Vous verrez que bientôt on m'assassinera... »

JOSEPH DE KRONHELM.

Courrier d'Amérique

Nous recevons des Etats-Unis une série de tristes nouvelles.

C'est d'abord la mort de miss Abby A. Judson, auteur de plusieurs ouvrages spiritualistes très répandus, et qui avait bien voulu nous servir d'intermédiaire pour la souscription en faveur de la famille Fox. Miss Abby Judson est morte brûlée à la suite d'une explosion de lampe à pétrole.

— C'est ensuite la mort de Mme Smith, la dernière des célèbres « sœurs Fox. » On sait que les autres sœurs étaient :

1° Leah, l'aînée (Mme Underhill), mariée à l'époque des événements de Hydesville, et qui publia à ce sujet un livre intitulé : *The Missing Links* (les anneaux manquants);

2° Margaretta, la seconde, qui épousa le Dr Kane, le célèbre explorateur arctique;

3° Kate, la plus jeune (Mme Jenckens) en faveur des enfants de qui nous avons écrit plusieurs articles récemment.

Bien que Mme Smith n'ait été mêlée en aucune façon aux expériences de ses sœurs, sa mort a été le signal d'une levée de boucliers contre les Fox. On a renouvelé à ce propos toutes les calomnies propagées sur le compte de la seconde sœur, Margaretta. Celle-ci aurait avoué à une de ses amies qu'elle produisait les raps par fraude. Cette amie, après avoir longtemps fait circuler ce bruit, en aurait reconnu la fausseté à son lit de mort. De plus, il paraîtrait que Margaretta, convertie au catholicisme, et énergiquement « travaillée » par ses directeurs de conscience, aurait donné une

séance publique, où elle produisit les raps par déboîtement des articulations des doigts de pieds. A son lit de mort elle déplora amèrement cette faiblesse, et rétracta sa rétractation.

— C'est encore l'incendie de la maison de santé du Dr Spinney, dans lequel le fameux médium Slade, qui s'y trouve en traitement, a failli trouver la mort. On a pu néanmoins le sauver, et il en a été quitte pour la perte de la plupart de ses effets. Le célèbre spiritualiste Lyman C. Howe échappa également à cet incendie. Il se trouvait dans une chambre voisine de celle de Slade.

— Enfin, c'est la mort de Xilia Barrett, fille de Harrison D. Barrett, président de l'Association nationale des spirites américains (1). Le pauvre bébé, dont le *Banner of Light* publie deux charmants portraits, est mort la tête écrasée d'un coup de pied de cheval dans un accident de voiture. Le lycée spirite de Boston publie à ce sujet une série de résolutions, suivant l'usage et la forme adoptés en Amérique, en des termes si touchants que nous les reproduisons, en nous y associant de tout cœur :

« Attendu que le terrible accident qui a enlevé de nos yeux la jolie forme de Xilia Barrett, notre plus jeune membre, a profondément affligé tous les cœurs, et éprouvé notre foi et notre philosophie à l'extrême, puisqu'il s'agit de concilier un si triste événement avec les bienfaits de la Providence et l'inexorable destin; mais attendu que, à travers nos larmes, nous voyons les visages souriants des anges consolateurs, qui nous assurent que notre perte est pour eux un gain; nous devons donc nous fier à leurs assurances et essayer d'accepter le triste événement avec résignation, et en nous disant que « Tout est pour le mieux. »

« Attendu que nous éprouvons une profonde sympathie pour notre frère et notre sœur, M. et Mme Barrett, et que nous leur offrons nos cordiales condoléances, avec des paroles de tendresse, de pitié et d'amour, et l'assurance que nous partageons la grande perte qui les accable d'une détresse profonde.

« Tout en « pleurant avec ceux qui pleurent », nous nous réjouissons avec les anges gardiens, qui, plus que nous, peuvent tendre une main secourable vers les cœurs brisés, et répandre sur leur peine le baume guérissant du divin amour. Nous recommandons donc notre frère et notre sœur Barrett à leur protection et à leurs soins, dans leur affliction, sachant que leur prière, pour obtenir l'aide et la consolation spirituelles dans leur affreuse détresse, ne sera pas vaine, mais qu'il y sera pleinement répondu.

« Pour le Comité : Alonzo Danforth, Dean Clarke, Frank, T. Allen. »

G. B.

(1) A la dernière heure nous apprenons que le père, désolé, a l'intention de résigner ses fonctions de président de la N. S. A.

Séances d'extériorisation de la sensibilité. Un sujet remarquable.

La Société d'études psychiques vient de faire à Lille des expériences très intéressantes sur l'Extériorisation de la sensibilité, grâce à un sujet qui présente ce phénomène d'une façon tout à fait remarquable. Ce sujet va être amené à Paris, où les expériences seront renouvelées et complétées devant le groupe de la Société d'études psychiques qui réside à Paris.

A ce propos, nous avons demandé si des personnes étrangères à la Société seraient admises à voir ces expériences. Il nous a été répondu qu'en principe les réunions expérimentales étaient absolument réservées aux membres de la Société. Toutefois, à cause de la rareté des phénomènes que présente le sujet actuel et des nombreuses demandes qui existent déjà, quelques séances supplémentaires seront organisées. Les personnes qui voudront y assister devront adresser une demande à Monsieur le vice-président de la Société d'études psychiques, 20, rue Lécuse, Paris. Des conditions particulières seront faites pour nos abonnés; ils feront donc bien de joindre une bande imprimée du journal à leur demande.

M. Gabriel Delanne, l'auteur de nombreux ouvrages bien connus sur le spiritisme, fera à Lyon, le dimanche 22 février, *salle d'études psychiques et magnétiques*, 6, rue Paul-Bert, à 3 heures précises, une conférence avec projections lumineuses, sur « la photographie spirite » !

La conférence sera suivie d'une séance de magnétisme expérimental, par A. Bouvier.

RHEA L'ONDINE

Ce disant, mon père, qui se croyait à l'état normal, mit un genou en terre devant son idole en lui prenant la main qu'il couvrait de brûlants baisers !

Quelle fut la terreur d'Albert, quand il s'aperçut que ses paroles n'étaient pas entendues, ni ses caresses ressenties...

Il se dressa haletant.

— Ne suis-je qu'un fantôme, se demanda-t-il ? Et réunissant toutes ses forces dans un ultime désir, il se plaça devant la jeune fille. Celle-ci poussa un cri, l'ombre d'Albert s'était suffisamment condensée pour intercepter les rayons lunaires devant la chanteuse...

A son cri, une femme accourut.

— Kath, je viens de voir un spectre, là, devant la porte...

— Votre chant a peut-être consolé une âme en peine, Mademoiselle, il

faut prier pour elle et aller vous coucher. D'ailleurs, il y a beaucoup d'humidité ce soir, il serait donc imprudent de rester dehors.

L'effort que venait de faire Albert l'avait épuisé, il réintégra son corps aussi vite qu'il l'avait abandonné. En revenant à lui, il ne s'expliqua nullement ce qui venait d'avoir lieu, mais il avait, je ne sais comment, la certitude que son idéal existait réellement sur la terre et que le ciel venait de faire pour lui un miracle, afin de l'empêcher de conclure un mariage qui lui semblait une infidélité à l'être aimé, bien qu'inconnu jusque-là!

Mon père était religieux, sans être pratiquant, ainsi qu'on désigne ceux qui suivent à la lettre les cérémonies cultuelles de leur religion,

Persuadé que son rêve extatique, ainsi qu'il jugeait alors le phénomène qui venait de se passer, était un avertissement providentiel, Albert, très surexcité résolut d'abord d'aller de grand matin tout raconter à sa mère et motiver ainsi le refus désormais formel d'épouser la jeune fille en question.

Satisfait d'avoir pris cette décision, mon père avait hâte de voir poindre l'aurore pour aller trouver sa mère, avant même son lever,

Une heure plus tard, sa faiblesse de caractère reprit le dessus : Albert craignait les reproches de sa mère. Il avait honte ensuite d'expliquer son changement de résolution, à cause de ce qu'il croyait n'être qu'un rêve et dont sa mère allait certainement hausser les épaules!...

Que faire ? — La belle brune à laquelle on voulait l'unir lui semblait maintenant un tyran femelle, dont la haute stature présente à son imagination exaltée semblait devenir colossale, tandis que lui se rapetissait d'autant!...

Il avait horreur de cette femme ! Non, jamais, il ne serait son époux !... plutôt la mort !

Un instant, l'esprit d'Albert s'arrêta à une pensée : celle de se faire prêtre ou moine!... Mais cela ne dura guère. Une nouvelle pensée chassa celle-ci. Je ne puis, moi fils unique, abandonner cette mère chérie dont je suis le seul bonheur ici-bas!... Eh bien ! je resterai toujours garçon ! voilà tout,...

Albert avait la fièvre. Il se peignait, sous des couleurs exagérées, le chagrin de sa mère en apprenant sa nouvelle résolution... Ses larmes vont avoir de nouveau raison de ma répugnance... Et si je faiblis, ne fût-ce que quelques heures, ma mère partira pour Tours et la demande en mariage sera faite!... Je serai à jamais engagé... je serai perdu ! Hélas, que je suis malheureux de ne pas savoir résister à ma mère, ni arracher de mon cœur cette image qui hante depuis tant d'années mon imagination !... Peut-être est-ce de la folie, de l'obsession ! Qui sait ? J'aurais besoin d'avoir du temps, beaucoup de temps pour mettre de l'ordre en moi et dans quelques heures à peine, il va falloir avouer que je ne veux plus entendre parler de ce mariage!... véritable ennemi de ma tranquillité !

Après quelques instants de sombre découragement, Albert se frappa le front : « J'ai trouvé un terme moyen, s'écria-t-il. Je vais écrire à ma mère et quitter la maison à l'aube. Je vais aller passer un mois à Paris ! En mon absence, ma mère se calmera et prendra son parti de mon refus si décevant pour elle... Je n'aurais pas à discuter avec elle et la vue de ses larmes n'atténuera pas mon antipathie pour cette union ; elle restera bien entière.

Heureux d'avoir trouvée cette solution, qui le faisait échapper à une lutte pénible, mon père s'habilla et se mit à écrire une longue lettre à sa mère, dans laquelle il racontait bien mieux qu'il aurait eu le courage de le faire de vive voix, les multiples raisons de son refus.

Ayant ensuite fait sa valise, Albert alla réveiller son domestique pour qu'il l'accompagnât à la gare assez éloignée de son habitation, puis avant de quitter la maison, il plaça bien en évidence, sur un meuble, la missive destinée à ma grand'mère.

Cette sorte de fuite d'Albert causa beaucoup de peine à Mme Dumbart ; elle eût bien préféré que son fils montrât plus d'énergie, même envers elle à cette occasion solennelle de sa vie, où il était, certes, bien en droit de faire un libre choix...

J'ai eu tort, se dit enfin la pauvre mère, d'insister, comme je l'ai fait... Connaissant l'indécision et la faiblesse de mon Albert..., je pensais travailler à son bonheur... Oh, que je déteste cette blonde chimère qui trouble son cerveau ! Une Démone sans doute !... Albert ne pratique pas notre sainte religion et l'esprit du mal l'a enveloppé de ses séductions imaginaires pour mieux l'attirer à lui quelque jours !

Ce fut à son amie intime, à Mme Monier, que ma grand'mère alla confier son chagrin et son grand désappointement. L'amie sage et bonne consola Mme Dumbart ; mon père était jeune encore, il fallait attendre... Après tout, il valait mieux sans doute que les choses tournassent ainsi, plutôt que d'avoir à déplorer dans la suite une désunion entre époux mal assortis.

De Paris, Albert écrivit de nouveau à sa mère, et celle-ci se hâta de raser son cher enfant qu'il ne serait plus question entre eux de ce mariage ; en conséquence, elle le pria de revenir au plus vite auprès d'elle et que d'ailleurs sa présence était utile en ce moment dans leur exploitation agricole. Mon père fût promptement de retour au logis, où il reprit ses occupations ordinaires, avec beaucoup de plaisir ; et sa vie continua à la fois douce et active à la Tourette (c'est le nom de notre propriété).

Bientôt, on apprit que dépitée du refus de mon père, la belle brune allait épouser un officier de cavalerie, un hobereau du voisinage, très grand et mince comme un échalas...

Pauvre homme, murmura Albert en souriant à Mme Monier, qui apportait la nouvelle.

III

La joie de mon père d'être délivré de la perspective de ce mariage ne dura que quelques mois ; bientôt il devint mélancolique, sa santé s'altéra ; sa mère s'étonna et s'effraya en même temps de ce changement survenu, sans cause apparente. Vainement questionna-t-elle avec délicatesse et subtilité son fils chéri, ainsi qu'elle savait le faire en mère bonne et tendre, Albert éluda avec non moins de subtilité une réponse franche. C'est que le phénomène inexplicable survenu dans la nuit de fièvre et de découragement s'était plusieurs fois renouvelé depuis quelque temps, avec moins de précision peut-être que la première fois, mais assez lucide se dessinait la vision de l'Etre aimé pour troubler profondément l'âme tendre et si poétiquement rêveuse de mon père.

J'ai tort, se disait Albert de prendre au sérieux les hallucinations de mon cerveau malade ; la vie que je mène ici près de ma mère est trop austère pour mon âge, ma santé s'en ressent... Je veux m'efforcer de prendre des distractions nécessaires.

Mon père prenait de bonnes résolutions mais ne changeait rien à son train de vie, quasi monastique, si bien qu'il perdit l'appétit. Très affaibli, il restait des journées entières sur une chaise longue presque sans parler. Le Dr Carle prévenu par ma grand-mère vint inopinément faire une visite d'ami à la Tourette ; il trouva mon père sérieusement malade, mais surtout moralement ; il le questionna :

— Alors, avec tant de sollicitude et de bonté sur ce qu'il éprouvait que mon père heureux d'ouvrir son cœur à un ami sincère lui dépeignit ses souffrances intimes, M. Carle loin de plaisanter Albert sur ce que celui-ci appelait sa chère *folie*, lui ordonna simplement de faire une longue absence de la maison maternelle, afin d'aller voyager et justement en Allemagne, où ses rêves lui montraient le séjour de sa chimère.

— Allez mon ami vous assurer *de visu* que vous êtes réellement en proie à une illusion vivace ; c'est là le meilleur moyen de vous débarrasser l'esprit de l'image qui vous hante si fortement !

— Et qui sait, ajouta le Docteur si, dans vos pérégrinations, vous ne rencontrerez pas une charmante et blonde fille qui achèvera votre guérison. Vous l'épouserez et la ramenant ici, vous ferez de la sorte le bonheur de cette excellente Mme Dumbart.

Les bonnes paroles du docteur avaient porté leurs fruits ; Albert s'occupa de ses préparatifs de départ, après avoir pris congé de quelques connaissances et avoir mis ordre à diverses affaires, afin que sa mère n'eût aucun souci pendant tout le temps que devait durer l'absence de son fils.

Huit jours plus tard, déjà mieux portant, Albert partit pour l'Allemagne promettant à sa mère de lui écrire très souvent pour lui dépeindre avec détails ses impressions de touriste.

J'ai retrouvé et lu plusieurs fois la correspondance de mon père avec sa mère, à cette époque et des nombreux documents qu'elle renferme j'ai extrait ceux qui sont relatifs à tout ce qui concerne le mariage de mon père.

Après deux mois de voyage en Allemagne, voyage qu'Albert faisait à petites journées s'arrêtant dans les sites pittoresques, afin d'en dessiner les plus curieux spécimens, mon père écrivait des pages enthousiastes à sa mère sur le pays qu'il visitait souvent pédestrement et aussi sur sa santé qui n'avait jamais été si florissante. Ma bonne grand'mère au comble de la joie loin de rappeler son fils malgré la tristesse que lui causait son absence, lui disait au contraire de prolonger son séjour et de lui ramener si c'est possible une gentille bru blonde aux yeux bleus comme le myosotis.

— Je vois bien que je n'étais qu'un rêveur, un halluciné, répondit Albert, et je te reviendrai bientôt chère mère guéri. Je deviendrai l'époux d'une fille de Touraine sage et choisie par toi !

Autrement en avait décidé le destin ! comme nous allons voir.

Albert songeait à revenir en France, il avait même fixé son retour aux premiers jours de septembre et l'on était alors à la fin d'août ; il cotoyait les bords du Rhin, crayonnant à la hâte les vieux donjons qui se dressaient encore menaçants et sinistres sur les hautes collines dénudées ou verdoyantes. Il s'arrêtait volontiers dans les petits villages pour en étudier les mœurs ; un soir, Albert s'était attardé à dessiner ; le temps devint subitement sombre et au loin le tonnerre grondait, mais il était évident que la tempête allait sévir. Le village où mon père comptait passer la nuit était encore à près d'une heure de marche et, de plus, Albert avait fait fausse route, ce qui le contrariait beaucoup, n'aimant pas frapper à la porte des fermes isolées ou à déranger les paisibles propriétaires des maisons de plaisance. Il hâta donc le pas, espérant trouver sur son chemin un paysan ou un habitant de la contrée, qui lui indiquerait un raccourci pour atteindre au plus vite le village. Préoccupé de cette idée, Albert au détour d'un sentier, heurta un individu qui sortait d'un enclos ; il s'arrêta pour s'excuser de sa maladresse et il demanda en même temps à l'inconnu la route à suivre pour arriver le plus rapidement possible à une auberge avant qu'éclatât l'orage. La personne que venait de heurter Albert était un homme âgé, aux longs cheveux blancs, tombant en boucles sur ses larges épaules ; sa physionomie était rude, mais pleine de bienveillance.

— Vous êtes étranger, Monsieur, cela se voit, car autrement vous sauriez que la petite ville Unkel, dont on aperçoit d'ici le clocher, est à plus d'une heure de marche d'ici et que vous ne serez pas au quart du chemin pour vous y rendre, que l'orage se sera déchaîné sur notre contrée ! Orage terrible en cette saison ! Renoncez, Monsieur, à aller coucher ce soir à Unkel. La Pro-

vidence m'a fait vous rencontrer, jeune étranger, afin que je puisse vous offrir l'hospitalité sous mon toit que voici ; et le vieillard indiqua du bout du doigt à mon père, une charmante maison cachée sous la verdure à 100 mètres environ du lieu où ils causaient.

Après quelques paroles de remerciements et de politesse, Albert suivit l'inconnu ; un instant après, il entra dans une petite pièce au rez-de-chaussée, simplement meublée, mais dans laquelle il régnait un ordre et une propreté extrêmes. Une lampe fut apportée par une servante d'âge mûr, mais forte et robuste.

— Kath, lui dit le vieillard, ajoute un quatrième couvert pour le souper ; je t'amène un convive que nous envoie la Providence : un Français, n'est-ce pas, Monsieur ? dit l'hôte en souriant à mon père.

Albert sortit son portefeuille et remit au vieillard sa carte.

— Ah ! vous êtes Tourangeau, Monsieur, un beau pays que la Touraine ; j'ai eu l'avantage de la visiter dans ma jeunesse ; il y a longtemps de cela ! Mais je suis enchanté, M. Dumbart, que le hasard, si toutefois il existe tel qu'on le pense, vous ait amené chez moi ; je serais heureux de causer avec vous de votre beau pays.

Tout en devisant ainsi, l'hôte conduisit mon père dans une chambre contiguë, afin qu'il réparât quelque peu le désordre de sa toilette avant le souper.

— Vous êtes ici, dit le vieillard, dans la chambre de Pierre Nardhyn, ancien capitaine de marine marchande : moi-même, ajouta l'hôte en saluant Albert, usez largement de son hospitalité, vous êtes ici chez vous, jeune homme.

Et le bon père Nardhyn quitta mon père, pour le laisser tranquillement procéder aux soins de sa toilette.

(A suivre).

M. A. B.

NÉCROLOGIE

Notre frère de Cambridge (Etats-Unis), M. Loubris nous prie d'annoncer à nos Frères et Sœurs en croyance, la désincarnation, à l'âge de 38 ans, de Mme Julie Mathieu, française d'origine, spirite dévouée à la cause depuis 1889, Mme Mathieu avait eu de grandes épreuves à supporter, elle avait perdu quatre enfants qu'elle a rejoints dans le monde spirituel. Toute notre sympathie à M. Mathieu.

M. MÉDECIN Jean, un spirite fervent de la première heure, est décédé à Turin. Nos plus sympathiques condoléances à son fils M. Médecin Théophile, qui a bien voulu nous faire part de cette perte si douloureuse.

Mme Lèbre nous fait part de la mort de son fils, ADRIEN LÈBRE, décédé le 17 courant, à l'âge de 28 ans, emportant l'estime et l'amitié de toute la population de Lambesc qui l'a accompagné à sa dernière demeure. M. et Mme Lèbre perdent en lui l'espoir et la joie de leurs vieux jours et demandent à nos frères en croyances de prier pour lui.

Nous envoyons à M. et Mme Lèbre nos condoléances les plus sympathiques.

Le Gérant : P. LEYMARIE